

@

Charles SCHEFER

**Les relations des
peuples musulmans
avec les Chinois**

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

à partir de :

LES RELATIONS DES PEUPLES MUSULMANS AVEC LES CHINOIS, depuis l'extension de l'islamisme jusqu'à la fin du XV^e siècle

Recueil de mémoires publié par les professeurs de l'École des langues orientales vivantes, à l'occasion de son centenaire, 1795-1895, Imprimerie Nationale, Paris, 1895, pages 1-30.

et de :

TROIS CHAPITRES DU KHITAY NAMÈH

Mélanges Orientaux, Textes et traductions publiés par les professeurs de l'École des langues orientales vivantes, à l'occasion du sixième congrès des orientalistes, E. Leroux, Paris, 1883, pp. 31-66.

par Charles SCHEFER (1820-1898)

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mars 2015

TABLE DES MATIÈRES

[Les relations des peuples musulmans avec les Chinois.](#)

Repères : 758 J.-C., une colonie musulmane à Canton — Maçoudi, Les prairies d'or — Chihab Eddin — Ibn Batouta — L'ambassade de 822 H. — 1419 J.-C. — Les requêtes — Le voyage d'Aly Akber Khitai.

[Trois chapitres du *Khitay Namèh*](#)

[Introduction](#)

[Chapitre 1.](#) — Des routes qui, des pays de l'islamisme, conduisent au Khitay.

[Chapitre 7.](#) — Des prisons du Khitay ; que Dieu nous en préserve !

[Chapitre 15.](#) — Des étrangers qui sont venus au Khitay et qui s'y rendent encore des différentes parties du monde

LES RELATIONS DES PEUPLES MUSULMANS AVEC LES CHINOIS

@

p.01 Cette notice, qui voit le jour à l'occasion du centenaire de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, a pour objet de rappeler des travaux dus à la plume de quelques-uns de nos prédécesseurs et d'ajouter certains renseignements à ceux qu'ils nous ont donnés sur les relations que les peuples de l'Asie centrale et occidentale ont eues avec ceux de la Chine, depuis l'extension de l'islamisme jusqu'aux premières années du XVI^e siècle.

Des savants qui ont été nos maîtres et dont l'enseignement a jeté un grand éclat sur notre École ont publié, sur ce sujet, des travaux qui ont fixé l'attention des orientalistes et offrent un vif intérêt.

M. Reinaud a fait paraître, en 1845, une nouvelle édition de la *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, dont le texte avait été imprimé en 1811, par les soins de M. Langlès, et dont l'abbé Eusèbe Renaudot avait donné une traduction en 1718 ¹. M. Ét. Quatremère a p.02 placé en tête de sa traduction de *l'Histoire des Mogols* de Rachid Eddin une savante préface, et il a inséré, dans le tome XIV des *Mémoires et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, le journal rédigé par un peintre nommé Ghias Eddin qui accompagna les

¹ *Anciennes relations des Indes et de la Chine de voyageurs qui y allèrent dans le IX^e siècle, traduit de l'arabe avec des remarques*, par Eusèbe Renaudot. Paris, 1718. Une traduction italienne de cet ouvrage a paru à Bologne en 1749, sous le titre de : *Antiche relazioni dell' Indie e della China di due Maomettani che nel secolo nono vandarono. Tradotte dall' araba nella lingua francese ed illustrate con Note e Dissertazioni dal Signor Eusebio Renodozio ed insieme con queste aggiunte fatte italiane per un' anonimo.* — *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine depuis le IX^e siècle de l'ère chrétienne, texte arabe imprimé en 1811 par M. Langlès, publié avec des corrections et additions et accompagné d'une traduction française et d'éclaircissements* par M. Reinaud, membre de l'Institut. Paris, 1815. M. Reinaud a publié en outre, en 1863, un ouvrage ayant pour titre : *Relations publiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale (l'Hyrcanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine), pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens et chinois.* — M. Lodovico Nocentini a fait paraître dans la première livraison de *l'Oriente, rivista trimestrale pubblicata a cura dei professori del R. Istituto Orientale in Napoli* (1894), un article intitulé : *Le Antiche Relazioni della Cina.*

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

ambassadeurs envoyés à la cour de Pékin par Mirza Châhroukh, Oulough bek, Mirza Baysangor et d'autres princes de la famille de Timour ¹.

À une époque antérieure à l'islamisme, le célèbre Many, obligé de s'enfuir des pays soumis aux princes sassanides, s'était, dit-on, réfugié en Chine et il en avait rapporté un album de peintures auquel les Persans ont donné le nom d'*Erjeng* et qui était conservé dans le trésor de Ghaznah, sous le règne des successeurs du sultan Mahmoud Yemin Eddaulèh ².

Mahomet n'a point ignoré le nom de la Chine, car il recommanda à ses disciples d'acquérir la science, dussent-ils aller la chercher en Chine. Il avait eu quelque notion de ce vaste empire, soit par Selman Farsy ou par les membres des colonies persanes établies sur les côtes de l'Arabie, soit par les gens des ports du Yemen qui étaient en rapports fréquents avec les villes du littoral du golfe Persique où abordaient les navires naviguant dans les mers des Indes, de la Malaisie et du sud de la Chine ³.

En l'année 22 de l'hégire (642), Yezdedjird, fils de Chehriar, réfugié à Merv après les défaites de ses armées et poursuivi par el Ahnef, envoya des messagers au Khaqan des Turks, au prince du Soghd et à l'empereur de la Chine pour solliciter leur secours et il songea même à demander un asile à ce dernier souverain. Ibn el Athir, en rendant compte du séjour d'Outbah à Baçrah, nous dit que ce lieutenant du khalife Omar y fut attaqué par les habitants d'Ouboullah qui était, à cette époque, le port où abordaient les navires venant de la Chine (14= 635).

¹ Notice de l'ouvrage persan qui a pour titre : Mathla Assadein ou Madjma al bahrein et qui contient l'histoire des deux sultans Schah Roukh et Abou Saïd, par M. Quatremère.

² Kitab el Edian, dans le premier volume de la *Chrestomathie persane*, publiée par Ch. Schefer. Paris, 1883, p. 137-143.

³ On peut consulter, sur les colonies persanes des côtes de la mer Rouge, l'*Histoire de Djeddah*, par Abd oul Qadir ibn Ahmed el Khatib.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

En 88 (706), Qoteïbah ibn Mouslim eut à combattre les gens du Soghd^{p.03} et de Ferghanah conduits par leur chef Kour Nebaghoun qui avait épousé une princesse chinoise.

Quelques années plus tard (96-714), Qoteïbah ihn Mouslim, dans le cours d'une expédition contre Kachgar, se trouva en rapport avec le gouverneur chinois, et Ibn el Athir nous donne de curieux détails sur les entrevues du chef arabe avec ce vice-roi.

Enfin en l'année 133 (750), Hobeïch, fils de Chibl, seigneur de Khoutal, fuyant devant Ahou Daoud, se réfugia en Chine.

Beladory nous apprend qu'au commencement du règne du khalife Omeyyade Omar ibn el Aziz, Djerrah el Hakemy, gouverneur du Khorassan, envoya dans la Transoxiane Abdallah ibn Moammer el Yachkoury. Celui-ci s'enfonça dans l'Asie centrale et forma le projet de pénétrer en Chine ; mais au bout de quelques jours de marche, il fut entouré par les tribus turkes et obligé de revenir sur ses pas, après avoir payé une forte rançon.

Nous possédons de précieux renseignements qui seront donnés plus loin sur les navigations des Arabes dans les mers de l'Inde, de la Malaisie et de la Chine ; mais les documents sur les immigrations en Chine des habitants de l'Asie centrale et des provinces soumises à l'autorité des khalifes nous font à peu près défaut. Un écrivain persan du VII^e siècle de l'hégire, Nour Eddin Mohammed Oufy, qui avait fait ses études à Boukhara et avait beaucoup voyagé, a rapporté, dans son recueil d'anecdotes intitulé : *Djami oul hikayat ou levami' our rivayat* (Recueil d'anecdotes et splendeurs de récits), le fait suivant recueilli par lui dans d'anciens ouvrages arabes. Une colonie de Seyyds, descendants du Prophète, établie sur les confins de la Chine, fournissait à l'empereur des messagers ou des intermédiaires pour ses relations avec les États étrangers. Oufy nous fait connaître en ces termes les motifs qui poussèrent les descendants du khalife Aly à se fixer dans une contrée si éloignée de leur pays natal :

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

« Tout près de la ville de Tchîn, dit-il, coule un très grand fleuve au milieu duquel est une île ; au centre de cette île s'élève une place très forte habitée par des Seyyds, des descendants d'Aly et des musulmans. Ceux-ci servent d'intermédiaires entre les Chinois et leurs coreligionnaires ; les négociants se rendent dans la localité où ils résident et leur font voir leurs marchandises ; elles sont expédiées par eux en Chine, et ces musulmans en rapportent d'autres en échange. Voici la cause qui a déterminé ceux-ci à s'établir en ce pays.

À l'époque des Omeyyades, un certain nombre de Seyyds et de descendants du prince des Croyants Aly, sur qui soit la paix, émigrèrent dans le Khorassan. L'ardeur déployée par les Omeyyades pour les rechercher leur inspira les craintes les plus vives. Il ne faut point, se dirent-ils, tomber entre leurs mains et périr inutilement. Ils se mirent donc en route et prirent la direction de l'Orient ; ils n'osèrent s'arrêter que lorsqu'ils eurent atteint le sol de la Chine. Ils arrivèrent sur les rives d'un fleuve que les gardes placés en surveillance les empêchèrent de franchir. Ne pouvant retourner sur leurs pas, ils se dirent l'un à l'autre : Si nous rebroussons chemin, nous devons craindre le sabre, si nous avançons, il nous faut redouter les serpents.

En effet, le château qui s'élevait sur le bord opposé du fleuve avait dû être abandonné à cause de la multitude de ces reptiles ; ils en étaient devenus les maîtres et en avaient éloigné les habitants. Il est plus facile, se dirent les Alides, d'éviter les attaques des serpents que de se soustraire aux coups du sabre. Ils se dirigèrent donc vers le château, tuèrent tous les serpents et les jetèrent à l'eau jusqu'à ce qu'ils en fussent totalement débarrassés. L'empereur de la Chine ne tarda point à reconnaître qu'il n'avait à concevoir aucune inquiétude au sujet des descendants d'Aly, et ceux-ci, dans leur détresse, lui firent leur soumission. Ils reçurent des subsides, et les ressources qui leur permirent de vivre leur furent assurées. Ils se fixèrent dans cette localité et ils eurent une nombreuse postérité qui apprit la langue chinoise. Leurs

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

descendants servent d'intermédiaires entre l'empereur et les autres souverains ¹.

Je me bornerai à mentionner très rapidement les relations concernant la Chine qui virent le jour dans le III^e et le IV^e siècle de l'hégire. Les annales de cet empire nous apprennent qu'en l'année 758 de notre ère, une colonie musulmane était établie à Canton et que les Arabes et les Persans profitèrent des troubles qui désolaient la Chine pour se soulever, piller les magasins, incendier les maisons et s'enfuir par mer ². Quelques années plus tard, le khalife Haroun Errachid envoya une ambassade qui fut bien accueillie par l'empereur.

Le récit des voyages maritimes entrepris par les Arabes a été, ainsi que je l'ai déjà dit, traduit et commenté, en premier lieu, par Eusèbe Renaudot, p.05 puis par de Guignes ³. Dans la première moitié de ce siècle, M. Reinaud, achevant l'œuvre commencée par Langlès, a donné le texte et la traduction de cette relation intitulée à tort : *Silsilet out tewarikh* (la Chaîne des Chroniques) ; elle nous fournit le récit d'un marchand arabe nommé Souleyman qui visita, dans la seconde moitié du IV^e siècle de l'hégire, l'Inde, les îles de la Malaisie et la Chine ; elle a été revue par un certain Abou Zeyd qui a ajouté des détails recueillis par lui de la bouche d'un Qoraïchite nommé Ibn Wahhab, qui, pendant son voyage, fut reçu à Khamdan ⁴ par l'empereur de Chine. Le marchand Souleyman avait résidé à Khan

¹ Oufy nous apprend dans un autre passage qu'un ambassadeur fut envoyé à la cour de Chine par un prince musulman et que l'empereur lui prodigua les marques de la plus grande estime et de la plus haute considération. « Je trouvai à la cour de l'empereur, dit cet envoyé une classe de gens qui étaient circoncis et attachés au service particulier des princes auxquels ils servaient d'interprètes. Le plus grand nombre d'entre eux savaient toutes les langues. De temps en temps, dit l'envoyé, l'un d'eux était dépêché auprès de moi pour me transmettre un message de l'empereur et recevoir ma réponse. » *Djami oul hikayat*, ms. du British Museum, fol. 368 v^o.

² Cf. [*l'Abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie T'ang, par le père Gaubil, dans les Mémoires concernant l'histoire et les sciences des Chinois, Paris, t. XVI, p. 84.*](#)

³ [*De Guignes. Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux. Paris, 1756, t. II, livre VIII, p. 39.*](#)

⁴ Les historiens arabes désignent sous le nom de Khamdan la ville de Si gnan fou, capitale de la province de Chen-si.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

fou, ville de la province de Tchi Kiang ¹. Khan fou servait de port à Hangtchéou fou et les musulmans y étaient assez nombreux pour qu'un magistrat fût chargé de présider tous les vendredis à la prière publique, réciter la Khoutbèh en l'honneur du khalife abbasside et juger, d'après les prescriptions du Qoran, les différends qui s'élevaient entre ses coreligionnaires. L'ordre et la sécurité régnèrent dans les provinces méridionales de la Chine jusqu'au commencement du règne de l'empereur Hi tsoung ; à cette époque un aventurier que les historiens arabes désignent sous le nom de Yanchou, corruption de celui de Houang tchao, se vit refusé à ses examens et leva l'étendard de la révolte. Il rassembla autour de lui le vagabonds et les gens sans aveu qu'attirait l'espoir du pillage et prit le titre de « grand général qui attaque le ciel » ; puis il envahit le Fo kien et le Tchi Kiang et s'empara de Hang tchéou fou et de Khan fou dont les habitants musulmans, chrétiens et guèbres furent passés au fil de l'épée ; l'année suivante, il se rendit maître de la province de Si gnan. Ayant sous ses ordres une armée de 200.000 hommes, sans compter les troupes qui suivaient ses lieutenants, il crut pouvoir attaquer la capitale de l'empire. Il l'emporta p.06 d'assaut, après avoir exécuté une marche rapide, massacra les princes de la famille impériale et se proclama empereur. Hi tsoung, qui avait réussi à s'échapper, rassembla dans le Sé tchouen une nouvelle armée et parvint à battre l'usurpateur ; mais ses troupes commirent de tels excès que Houang tchao, revenant sur ses pas, leur infligea la plus sanglante défaite. Hi tsoung se vit alors réduit à implorer le secours

¹ « Khan fou est située sur la côte septentrionale de la baie appelée San Kian Kheou, formée par l'embouchure du Tché Kiang qui donne son nom à toute la province et qu'on nomme aussi Thsian thang Kiang. Une petite rivière venant de Hai yan hian se jette dans ce port...

« Khan fou servait déjà, en 306, de mouillage aux navires caboteurs. Sous la dynastie des Thang, vers 720 de notre ère, il y avait une amirauté. Du temps des Yuan ou Mongols de la Chine le conseiller Yang nai oung qui résidait dans ce port y établit un tribunal de commerce, chargé de juger les différends qui pouvaient s'élever entre les négociants arrivés par mer pour y vendre leur cargaison. » J. Klaproth, *Recherches sur les ports de Gampou et de Zaythoum décrits par Marco Polo*, dans le *Journal asiatique*, t. V, année 1824, p. 40. — Cf. Pauthier, *Le livre de Marc Pol, Paris, 1865, p. 498*. — Col. Henry Yule, *The Book of Marco Polo*, Londres, 1875, t. II, p. 213 et suiv.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

du chef de la tribu turke des Cha to ¹ qui, en 869, avait reçu en récompense des services rendus par lui à la dynastie des Thang le titre honorifique de *Li koué tchang* (Splendeur de l'empire des Li). Li Koué tchang à la tête de 10.000 Tatars attaqua, dans le courant de l'année 883, Houang tchao qui, poursuivi de province en province, périt de la main de son gendre ; celui-ci fit avec toute sa famille sa soumission à Li Koué tchang ².

Tous les faits dont je viens de donner un résumé ont été recueillis par un écrivain dont tous les ouvrages attestent la variété et la profondeur des connaissances. Aboul Hassan Aly, plus connu sous le nom de Maçoudy, né à Bagdad dans les dernières années du III^e siècle de l'hégire, avait, au commencement du siècle suivant, visité les provinces méridionales de la Perse et de l'Inde. On peut même inférer d'un passage écrit avec peu de clarté, qui se lit dans son ouvrage des *Prairies d'or*, qu'il avait vu les îles de la Malaisie et atteint peut-être les côtes du Sud de la Chine. Il avait consigné dans deux de ses ouvrages aujourd'hui perdus : *Les histoires du temps et les annales des peuples anciens* et le *Livre moyen*, tout ce qu'il avait pu apprendre au sujet des contrées de l'Extrême-Orient.

Maçoudy donna la seconde édition de son ouvrage des *Prairies d'or* en 332 (943), deux ans avant sa mort ; il nous dit qu'à cette époque, l'empereur ^{p.07} de la Chine n'exerçait sur les gouverneurs des provinces qu'une autorité nominale et qu'il résidait dans la ville de Khamdan. Il nous apprend aussi que, dans la première moitié du IV^e siècle de

¹ Le père Gaubil, de Guignes, Klaproth et M. Reinaud ont émis l'opinion que le nom de Cha tho désigne la tribu turke des Tagazgaz qui étaient les maîtres des pays s'étendant depuis le Khorassan jusqu'à la Chine. On peut consulter sur les Tagazgaz, Maçoudy, *Les Prairies d'or*, trad. par M. Barbier de Meynard, t. I, p. 214, [288](#), [299](#) et *Abou Dolef Misaris ben Mohalhal de itinere Asiatico commentarium recensuit et nunc primum edidit Kurd de Schloezer*, Berlin, 1845, p. 11.

² Ibn el Athir a donné également quelques détails sur la révolte de Houang tchao qui eut lieu en 264 de l'hégire (877). Cf. *El Kamil fit tarikh*, éd. de M. Tornberg, t. VII, p. 221. Ibn el Athir, ainsi que Maçoudy, donne à l'empereur de la Chine le titre de Baghbour qu'il traduit par Fils du Ciel. Bagh dans l'ancien persan a la signification de divinité, de souverain et *pour* celle de fils. L'empereur de la Chine est désigné par les auteurs orientaux sous le nom de Faghfour, nom qui a été ensuite donné à la porcelaine. Cf. le *Mafatih oul ouloum d'Abou Abd Allah Mohammed ibn Ahmed ben Youssouf el Kharezmy*, publié par M. G. van Vloten, Leyde, 1895, p. 116.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

l'hégire, les jonques chinoises abordaient à Oman, à Siraf, sur la côte du Bahreïn et celle de la Perse et remontaient le Chatt el Arab jusqu'à Ouboullah. Les navires partis des ports du golfe Persique se rendaient dans les ports du sud de la Chine, à Khan fou et à Zeïtoun ¹, après avoir relâché à Kallah qui se trouvait à peu près à la moitié du chemin.

Maçoudy nous fait aussi savoir que la route qui mène du Khorassan à la Chine était fréquentée. Tous les ans, dit-il, au retour de la belle saison, les gens qui se disposaient à entreprendre le voyage de l'Extrême-Orient se réunissaient dans le Soghd, dans une vallée s'ouvrant entre les montagnes qui produisent le sel ammoniac et se prolongent pendant l'espace de 40 ou 50 milles. Là, ils faisaient marché avec des porteurs qui se chargeaient, moyennant un prix élevé, du transport de leurs bagages qu'ils plaçaient sur leurs épaules. Ils tenaient à la main un bâton avec lequel ils stimulaient le voyageur marchant devant eux, de crainte que, vaincu par la fatigue, il ne vint à s'arrêter et à périr dans ce passage dangereux.

La distance du Khorassan à la Chine, en suivant la route de terre, était d'environ quarante journées de marche, en passant alternativement par des pays bien cultivés et par des déserts, par des terres fertiles et des plaines de sable.

Il y avait aussi, ajoute-t-il, une autre route qui pouvait être franchie par les bêtes de somme dans l'espace de quatre mois ; les voyageurs devaient, pour leur sécurité, se placer sous la protection des chefs des tribus turques. J'ai rencontré à Balkh, ajoute Maçoudy, un beau vieillard aussi distingué par son discernement que par son esprit, qui avait fait plusieurs fois le voyage de la Chine sans jamais prendre la voie de la mer. J'ai connu également dans le

¹ Zeïtoun est la corruption du nom chinois de Tseu thoung. Cette ville avait reçu cette dénomination, dit Klapproth, parce qu'au temps de la construction de son enceinte, on y planta en dehors des épines ou *tseu* et des arbres appelés *thoung*. Tseu thoung est resté depuis cette époque le nom vulgaire de la ville (*Recherches sur les ports de Gampou et de Zaithoum*) et le nom officiel de Tseu thoung est Tsiouen tchéou. On peut consulter sur ce point *The Book of Marco Polo*, publié par le colonel Yule qui a résumé dans une note substantielle tous les renseignements qu'il a pu recueillir. *The Book of Marco Polo*, Londres, 1876, t. II, p. 219 et suiv. — *Voyages d'Odoric de Pordenone*, Paris, 1891, p. 274-281.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Khorassan plusieurs personnes qui s'étaient rendues du pays de Soghd au Tibet et en Chine par les mines d'ammoniac ¹.

Les détails fournis par Maçoudy sur la Chine sont en grande partie empruntés à la relation de Souleyman et d'autres ont été ensuite recueillis par lui p.08 de la bouche d'Abou Zeyd, fils de Mohammed, qui était venu se fixer à Baçrah en l'année 303 (915). Les renseignements donnés par Maçoudy ont été, pour la plus grande partie, reproduits par les géographes et les historiens qui l'ont suivi. Nous aurions, sans doute, aussi trouvé des notions fort étendues et fort curieuses dans le volumineux ouvrage portant le titre de : *Description des roules destinée à faire connaître les différents pays*, composé à la fin du IX^e siècle ou au commencement du X^e siècle de notre ère, par Abou Abdallah et Djeïhany qui fut le vizir de l'émir samanide Nasr ibn Ahmed ; malheureusement cet ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Tous les écrivains orientaux qui se sont occupés de la Chine sont unanimes à vanter l'habileté des Chinois dans toutes les industries, et surtout dans la peinture, la sculpture et la fabrication des étoffes les plus riches et les plus fines.

Les rapports commerciaux ne furent interrompus ni pendant les troubles qui désolèrent la Chine, ni pendant les guerres qui ensanglantèrent l'Asie centrale à l'époque de la chute de la dynastie des Samanides. On voit en effet mentionnés dans les anciennes relations les tissus délicats, les ouvrages en ivoire et les curiosités de la Chine qui étaient importés dans le Khorassan ². Lorsque le chef seldjucide Toghrul bey releva les ruines de Rey, qui avait été la résidence de l'émir bouïde Medjd Eddaulèh, il trouva dans le palais de ce prince des selles en or enrichies de pierreries et deux vases de Chine remplis de

¹ [Les Prairies d'or, trad. par M. Barbier de Meynard, t. I, p. 347 et suiv.](#)

² « On trouve chez eux toutes sortes d'étoffes dont quelques-unes sont apportées dans le Khorassan, avec de merveilleuses curiosités. Leurs marchandises consistent en résine, en encens, en ambre jaune provenant du pays des Slaves. C'est une résine que rejette la mer des Slaves. » *Djami oul hikayat*, fol. 368 v^o.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

pierres précieuses (434=1042) ¹. Nous voyons aussi figurer dans l'inventaire des trésors du khalife fatimide Mostancir billah des pièces de porcelaine et des objets de prix qui avaient été apportés dans les ports de la mer Rouge par des navires faisant le voyage de la Chine.

Un écrivain né à Cordoue, Aboul Qassim Saïd, qui mourut dans cette ville en 462 (1069), a écrit un traité intitulé : *L'explication relative aux différentes p.09 classes des nations*. Il a consacré un chapitre à l'origine des Chinois, à leurs qualités et à leur habileté de mains pour les travaux artistiques. Un autre écrivain, compatriote et contemporain de Saïd, Abou Amr Youssouf ibn Abd el Barr el Nemry, plus connu sous le nom de Hafiz el Gharb, a rédigé, de son côté, un traité d'ethnographie qu'il a fait paraître sous le titre de : *El qaçd ouel amem fit ta'arif biouçoul enssab il arab ouel adjem oue men ewwel tekallama bil arabièh min el oumem* « Le dessein et le projet de faire connaître les origines des races arabes et étrangères et le peuple qui le premier a parlé la langue arabe ».

Je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur le texte et la traduction du chapitre consacré aux Chinois, car il me paraît contenir une allégation relative au culte des ancêtres déjà émise par Maçoudy, ainsi qu'un passage pouvant faire supposer que les musulmans ont eu quelque notion des Aïnos et des peuples habitant le Nord de la Chine.

La Chine, dit Abd el Barr, est une vaste contrée renfermant, assure-t-on, plus de trois cents grandes villes toutes bien peuplées, sans compter les bourgs et les villages. Quand on se rend en Chine, on est obligé de traverser sept mers dont la première est la mer du Fars ; chacune de ces mers a une couleur, des vents et des poissons qui lui sont particuliers. La Chine est un pays rempli d'innombrables merveilles. Sa population doit son origine à une branche de la famille des Beni Amour, fils de Japhet, qui se dirigea vers la Chine. Amour construisit un navire pareil à l'arche de son aïeul Noé, sur qui

¹ « Toghroul bek donna l'ordre de rebâtir la ville de Rey, qui avait été ruinée. On trouva dans le palais du gouvernement des selles en or ornées de pierreries, deux grands vases de Chine pleins de pierres précieuses et des richesses considérables. » *Kamil fit tarikh*, t. IX, p. 348.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

soit la paix ; il s'y embarqua avec sa femme et son fils et navigua jusqu'à ce qu'il eut atteint les côtes de la Chine. Lui et son fils fondèrent des villes, promulguèrent des lois et créèrent de délicates et charmantes industries ; ils exploitèrent des mines d'or et firent naître des merveilles de toute sorte. Le règne d'Amour dura trois cents ans ; son fils Sayn régna pendant cent ans. C'est lui qui donna à son empire le nom de Syn. Il fit enfermer le corps de son père dans une statue d'or qu'il plaça sur un trône de même métal autour duquel on marchait processionnellement. Cette cérémonie est devenue obligatoire pour tous les souverains qui ont régné en Chine ; on traça ensuite leurs images qui furent placées dans les temples. Les Chinois suivaient alors la religion des Sabéens, puis ils adorèrent les idoles et adoptèrent ensuite les pratiques des Indiens. Mais précédemment, ils avaient adoré leurs souverains dont les corps étaient enfermés dans des statues d'or et devant lesquelles ils se prosternaient.

Ils ont eu parmi eux des savants qui ont disserté sur l'astronomie, la médecine, les arts et un grand nombre des sciences de l'Inde. La capitale de l'empire porte le nom de Ançou ; elle est située à la distance de trente journées de marche de Khan fou, où viennent aborder les navires marchands. Les habitants de la Chine ont le teint blanc tirant sur le jaune et le nez épaté. Ils ne considèrent pas l'adultère comme un acte illicite. Dans la répartition des héritages, les filles sont avantagées au détriment des garçons. Lorsque le ^{p.10} soleil entre dans le signe du Bélier, les Chinois célèbrent une fête dont la durée est de sept jours ; ils se livrent alors à des excès de nourriture et de boisson. Les parures les plus estimées parmi eux sont faites avec la corne du rhinocéros qui, lorsqu'on la coupe, présente à l'œil des figures singulières et variées. Les Chinois en font des plaques de ceinture qui atteignent le prix de 1.000 micqals d'or. Ils accordent si peu de valeur à l'or qu'ils l'emploient à orner les brides de leurs chevaux et à faire des chaînes pour leurs chiens. C'est en Chine que sont tissées les étoffes brodées d'or.

Au delà de Sin Essin, on rencontre des peuplades qui vont complètement nues et n'ont que leurs cheveux pour couvrir leur corps ; d'autres ont la peau couverte de poils, d'autres enfin sont glabres et ont la peau lisse. Une de ces peuplades a le teint rouge et les cheveux roux. Quelques-unes d'entre elles se réfugient dans des cavernes et, par crainte de la chaleur du soleil, y demeurent tant que cet astre n'est pas sur son déclin. La nourriture de ces peuples consiste en un végétal ressemblant à la truffe, en poisson de mer et en herbes. Ces tribus ont pour voisins du côté du Nord des hommes au teint

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

blanc, aux cheveux roux, vivant en état de nudité et s'accouplant quand ils y sont incités par leurs désirs comme des animaux, sans que personne essaye de l'empêcher ¹.

p.11 Sam'any, dans son *Kitab oul Enssab* ou *Livre des lignages et des attributions*, nous a conservé le nom de trois personnages qui avaient résidé en Chine ; l'un était Ibrahim ibn Ishaq, originaire de Koufah, qui avait demeuré dans l'Empire du Milieu pour les intérêts de son commerce et avait été surnommé Siny (le Chinois) ; l'autre était Aboul Hassan Saad el Khaï el Ançary, Espagnol de naissance, qui s'était rendu du Maghreb en Chine. Aboul Hassan Saad el Khaïr était un jurisconsulte doué de rares qualités, maître d'une grande fortune et qui avait étudié les traditions sous la direction d'Aboul Khattab ibn Bouthr. Aboul Hassan Saad el Khaïr mourut en 541 (1116). Enfin le troisième était Abou Amr Hamid ibn Mohammed Echcheïbany, plus connu sous le nom de Hamid le Chinois. Il était versé dans la science des traditions ; Sam'any déclare ne pas savoir si le surnom de Siny lui a été donné parce qu'il était né en Chine ou parce qu'il y avait fait un voyage ².

Les renseignements relatifs à la Chine recueillis par les écrivains musulmans deviennent plus abondants et plus précis, à partir de l'époque où Djenguiz khan parut sur la scène du monde. Les expéditions de ce conquérant dans les provinces du nord de la Chine, celles de ses fils et de ses petits-fils, l'établissement en Chine de la dynastie mogole

¹ Les Aïnos ont été, depuis quelques années, l'objet de nombreux travaux intéressants. Je citerai parmi eux : L. de Rosny, *Mœurs des insulaires de Yeso et des îles Couriles. Extrait des ouvrages japonais et des relations des voyageurs européens*. Paris, 1857.— Mermet de Cachon, missionnaire. *Les Aïnos, origine, langue, mœurs, religion*. Paris, 1863. — Duchâteau, *Notice sur les Aïno, insulaires de Yezo et des îles Kouriles*, Paris, 1874. — Heinrich von Siebold, *Ethnologische Studien über die Aïno auf der Insel Yesso*. Berlin, 1881. — D^r B. Scheube, *Die Aïnos*. Yokohama, 1882. — Mac Ritchie, *The Aïnos*. Leyden, 1892. — Rev. John Batchelor, *The Aïnos of Japan, religion, superstitions and general history*, London, 1892. — A. H. Landor Savage, *Alone with the hairy Aïnu*, London, 1893.

² Yaqout a reproduit mot pour mot l'article de Sam'any et l'a inséré dans son *Moudjem oul bouldan*, t. III, p. 444 *sub voce*.

L'Espagne est désignée par les anciens géographes chinois sous le nom de Moulan pi, le pays des Mourabit ou Almoravides. On peut en induire que, pendant la durée de cette dynastie (448-541=1056-1147), les ports de la Chine étaient fréquentés par de nombreux musulmans originaires de l'Espagne et du Maghreb. *Die Länder des Islam nach chincsischen Quellen von Prof. Dr Friedrich Hirth*, dans le V^e volume du *T'oung pao*. Leyde, 1894.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

dont Qoubilay Qaân fut le premier souverain et celui des Ilkhanys de Perse dont Houlagou Khan, frère de ^{p.12} Qoubilay, fut le fondateur, ont été exposés dans plusieurs histoires officielles écrites par l'ordre de ces princes. Je citerai en premier lieu le *Djihan Kou-chay* (annales du conquérant du monde), rédigé par Ala Eddin Atha Melik qui, sous le règne des premiers princes Ilkhanys, fut employé dans l'administration et devint gouverneur des provinces de l'Iraq et du Khouzistan dont Bagdad était la capitale. Chihab Eddin Abdallah, fils de Fazl Allah, auquel le sultan Oldjaïtou accorda le titre honorifique de Vassaf oul Hazret (le panégyriste de la majesté royale), écrivit ensuite, en un style très relevé, un ouvrage auquel il donna le titre de *Tedjziet oul emçar ou tezdjiet oul a'çar* (le partage des grandes provinces et le succès des temps). Enfin, en l'année 700 de l'hégire (1300-1301) le sultan Mahmoud Qazan Khan chargea le vizir Fazl Allah Rachid Eddin de rédiger l'histoire des tribus mongoles et turkes, non seulement d'après les documents historiques écrits en langue et en caractères mogols conservés dans les archives de l'État, mais aussi d'après les renseignements qui lui seraient donnés par les lettrés chinois, indiens, qiptchaqys et ouïgours établis à sa cour. Rachid Eddin se conforma à cette injonction et donna à son ouvrage le titre de *Djami out tewarikh* (le livre qui réunit toutes les annales). Il nous apprend dans sa préface que son ouvrage n'était point terminé d'après les renseignements fournis par les savants de l'Inde et de la Chine, quand Qazan Khan mourut le 11 chewal 703 (17 mai 1304) ; il y mit la dernière main pendant le règne d'Oldjaïtou ¹.

¹ Un écrivain persan, Aboul Qassim Abdallah ibn Aly el Kachany, qui a écrit une *Histoire d'Oldjaïtou* dont je possède un exemplaire, revendique en ces termes la composition du *Djami out tewarikh* :

« Le vendredi dix du mois de chewal 704, le ministre de l'Iran, le Khadjèh Rachid Eddin soumit à l'appréciation de l'Empereur, par l'intermédiaire de juifs maudits, l'ouvrage du *Djami out tewarikh* que j'avais rédigé, moi qui suis voué à l'infortune. Le Khadjèh reçut en récompense la valeur de 50 toumans en domaines, villages et propriétés foncières. Il touche tous les ans en argent une somme de 20 toumans libre de toute charge, provenant des revenus et des redevances de ces propriétés. Violant la promesse qu'il m'avait faite, il ne me donna point un dirhem, malgré tous mes efforts et tous mes soins pour rassembler les matériaux de cet ouvrage pendant le cours de plusieurs années. J'ai supporté beaucoup de peines et de fatigues, mon maître se les est attribuées et a fait disparaître mon nom. Il a été l'objet de grandes marques de faveur et il a recueilli les gratifications. » *Tarikhi Oldjaïtou*, fol. 10.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

p.13 Ce prince, après avoir lu l'ouvrage qui lui fut présenté par son vizir et en avoir corrigé quelques passages, lui fit observer qu'il avait auprès de lui un grand nombre de lettrés, d'astronomes et de personnages versés dans les sciences historiques, originaires de la Chine, de l'Inde, du Kachmir, du Tibet et du pays des Francs. Chacun de ces savants possédant les annales de sa patrie, il lui semblait opportun de faire composer un abrégé de l'histoire générale de toutes ces nations. Rachid Eddin se rendit au désir de son maître et rédigea pour son *Djami out tewarikh* un appendice contenant dans sa première partie l'histoire des prophètes, des rois et des tribus arabes jusqu'à la chute de la dynastie des Abbassides ; l'autre partie, dit Rachid Eddin, fait connaître, avec les détails les plus circonstanciés, la détermination précise des limites assignées à chacun des sept climats, la division et l'étendue des vastes parties du globe, ainsi que la description exacte de la plupart des villes, des mers, des lacs, des vallées et des montagnes, avec l'indication des longitudes et des latitudes.

« Pour rédiger cette partie de notre travail, ajoute-t-il, nous ne nous sommes pas contentés de recueillir avec critique et discernement ce qui se trouvait consigné dans les meilleurs ouvrages de géographie ; nous avons interrogé les hommes les plus instruits et ceux qui avaient vu par eux-mêmes les différentes contrées ; nous avons inséré dans notre narration les renseignements que nous ont fournis les savants de l'Inde, de Tchîn, de Matchin et du pays des Francs et qui sont extraits fidèlement des ouvrages écrits dans les langues de ces différentes nations, en sorte que nous pouvons nous flatter de n'offrir à nos lecteurs que des choses parfaitement vraies. Enfin nous avons eu soin d'indiquer exactement la position des lieux de poste (*iam*) afin d'en faire dessiner la figure ¹.

La portion la plus intéressante du complément du *Djami out tewarikh* est, sans aucun doute, après la partie géographique, celle qui est

¹ *Histoire des Mogols*, traduite par M. Ét. Quatremère, préface, p. 63.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

consacrée à l'histoire des dynasties chinoises. Les relations littéraires entre les pays musulmans et ceux de l'Extrême-Orient étaient nulles ; Rachid Eddin nous apprend que lorsque Houlagou quitta l'ordou de son frère Mangou Qaân pour marcher contre les Ismayliens et renverser le trône du dernier khalife abbasside, il était accompagné par des lettrés et des astronomes chinois ; après la prise du château d'Alamout, il donna l'ordre à Nassir Eddin Thoussy, vizir de Khourchâh, le dernier des chefs des Ismayliens, de composer une table astronomique en s'aidant des connaissances d'un astronome nommé Fo men djy ^{p.14} auquel l'étendue de son savoir avait fait donner le surnom de Singsing, c'est-à-dire versé dans toutes les sciences ¹. Notre auguste souverain, ajoute Rachid Eddin, ayant donné l'ordre de composer le présent ouvrage, a voulu que l'histoire de la Chine y fût insérée et il a chargé deux lettrés nommés Li ta tchy et Koum Kasan, qui sont versés dans la connaissance de la médecine, de l'astronomie et de l'histoire et possèdent un grand nombre de volumes historiques, de rédiger un abrégé pouvant figurer dans cet ouvrage. Cet abrégé fut composé en prenant pour base les annales écrites par trois auteurs dont l'exactitude défie toute critique. Ils se nommaient l'un Fohin Khochang ; Fohin est son nom et Khochang un mot qualificatif qui a la signification de lama. Il était né dans la ville de Tayneman djou. Le second s'appelait Fi djou Khochang et était originaire de Fin djou. Le troisième était Sen djoun Khochang, et il avait vu le jour à Lao Kin. Après avoir parlé dans les termes les plus flatteurs de l'œuvre de ces trois écrivains, Rachid Eddin nous fait connaître les procédés xylographiques dont les Chinois se servaient pour l'impression de leurs livres, procédés qui, par conséquent, étaient connus en Perse dans les premières années du XIV^e siècle. Il nous apprend enfin que les Chinois placent les portraits des empereurs les plus célèbres au-dessus de leurs noms et que, dans son livre, il se conformera à cet usage. Le *Djami out tewarikh* a eu le sort de

¹ Rachid Eddin a donné sur la chronologie des Chinois des détails qui ont été reproduits par Benakety dans son abrégé du *Djami out tewarikh*. Cf. *l'Historia sinensis*, d'André Muller, p. 7 et 8 du texte persan et p. 10 de la *Traduction latine*. Le père Gaubil a écrit un *Traité de la chronologie chinoise*, divisé en trois parties, et publié en 1814 par les soins de M. Silvestre de Sacy.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

tous les ouvrages volumineux. Il a été abrégé et une édition de ce travail, due à la plume d'Abou Souleyman Daoud, plus connu sous le nom de Fakhri Benaket (la gloire de Benaket) et auquel le Sultan Qazan avait donné le titre de *mélik echchouara* (roi des poètes), parut en 717 (1317) une année avant la mort tragique de Rachid Eddin ¹.

Si l'influence des lettrés chinois, mogols et ouïgours se fit sentir à la cour des princes ilkhanides, celle des musulmans de la Perse et de l'Asie centrale fut, pendant une assez longue période, prépondérante auprès de Qoubilay Qaân. Cette influence s'était déjà manifestée à l'époque de Djenguiz Khan. Ce ^{p.15} conquérant avait épargné, dans les massacres qui suivirent la prise des villes de la Transoxiane et de la Perse, les savants et les artisans dont les connaissances ou l'industrie lui semblaient pouvoir être utiles aux peuples soumis à sa domination. Ses fils et ses petits-fils, de leur côté, admirent à leur service des étrangers venus de tous les pays et les musulmans étaient, parmi eux, les plus nombreux et les plus considérés. Ils fournirent des ministres, des généraux, des gouverneurs de provinces, des médecins, des astronomes et des savants versés dans toutes les branches des connaissances humaines ². Ils occupèrent à la cour de Qoubilay Qaân et à celle de ses successeurs des situations considérables. Ce prince avait confié le pouvoir à deux ministres dont l'un était chinois, l'autre musulman. Celui-ci nommé Ahama (Ahmed) était originaire de la ville de Benaket. Il réussit par ses intrigues à amener la disgrâce de son collègue et à provoquer sa mort. Grâce à lui, Qoubilay Qaân témoigna aux musulmans une faveur spéciale et prodigua à leurs savants les marques de sa bienveillance.

¹ Abraham Muller, fils d'André Muller, a fait paraître à Iéna en 1689, sous le titre de : *Historia sinensis*, le texte du chapitre consacré à la Chine par Benakety. André Muller attribuait à tort au Qadi Nassir Eddin Abou Sayd Abdallah Beidhawy la composition de l'ouvrage dont il donnait un extrait.

M. Quatremère qui a relevé cette erreur n'a point eu à sa disposition l'abrégé de Benakety : il a traduit dans la Préface de l'*Histoire des Mogols*, p. 75 et suivantes, le texte donné par André Muller.

² Qoubilay Qaân fonda en 1289 à Tatou, nom chinois de Khan-Baligh, un collège dont la direction fut confiée à des musulmans. (Le R. P. Gaubil, *Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mangous ses successeurs, tirée de l'histoire chinoise*. Paris, 1739, p. 210.)

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Leur pouvoir excita la jalousie des sectateurs des autres religions et l'un d'eux, auquel le Qaân avait accordé la parole dans une de ses audiences, eut la hardiesse de lui dire :

— Les musulmans sont les mortels ennemis de Votre Majesté, car leur prophète considère comme obligatoire le meurtre de tous ceux qui ne sont point soumis à ses lois. On lit, en effet, dans leurs livres : « Combattez jusqu'à la mort ceux qui donnent un associé à la divinité. Comment peuvent-ils vous aimer en obéissant à de pareils préceptes ? »

Ces paroles inspirèrent à Qoubilay Qaân une profonde aversion pour les musulmans et il les soumit à toutes sortes de vexations : mais Hamid Eddin Samarquandy, un des savants les plus illustres de son temps, obtint par l'intermédiaire du vizir Ahmed Benakety une audience du Qaân et il parvint à lui persuader que les paroles de Mahomet s'appliquaient aux polythéistes de l'Arabie et de la Perse et non point aux Mogols.

Hamid Eddin fut comblé de cadeaux à la suite de cette audience et Qoubilay témoigna de nouveau une grande bienveillance aux musulmans ¹.

Les annales chinoises et Marco Polo nous apprennent que deux ingénieurs, nommés Ala Eddin de Mossoul et Ismayl de Hillèh ou de Hérat, prirent une ^{p.16} part active au siège de Sangyang en 1269, et contribuèrent à la prise de cette ville. Nous voyons en 1283 le prince Siantar (Djihandar), suivi des généraux Nasoulating (Nassir Eddin), fils d'Omar, de Qouly et d'autres officiers des pays de l'Occident, se rendre, à la tête d'une armée de la province du Yunnan, dans le royaume de Mien (le Pégu). Un autre musulman, nommé également Nassir Eddin, était, à peu près à la même époque, intendant des finances, et en

¹ Selon d'autres auteurs, la colère de Qoubilay Qaân contre les musulmans fut provoquée par le refus fait par quelques-uns d'entre eux de toucher à des mets que l'empereur leur avait envoyés de sa table.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

l'année 1302, pendant la septième lune, Oupouting (Qouthb eddin) fut nommé ministre d'État ¹.

Dans la première moitié du XIV^e siècle un fonctionnaire, attaché à la chancellerie du Kafil es Salthanèh ou vice-roi de la Syrie, composa une très volumineuse encyclopédie à laquelle il donna le titre de *Messalik oul abçar fi memalik il emçar* (les chemins des yeux pour parcourir les provinces des grands États). Cet ouvrage, dont un exemplaire à peu près complet est conservé dans une des bibliothèques de Constantinople, compte plus de trente volumes. Il y en a deux qui, sous le rapport géographique, offrent une réelle importance.

L'auteur, Aboul Abbas Ahmed Chihab Eddin el Omary, était né à Damas et faisait remonter sa généalogie jusqu'au khalife Omar. Son père, Yahia Mouhy Eddin, remplit les fonctions de vizir à la cour des sultans Bibars et Qelaoun. Appelé au Caire pour y être mis à la tête du bureau de la correspondance secrète pour l'Égypte, il mourut dans cette ville, en 737 (1338), à l'âge de 93 ans. Son fils Chihab Eddin lui succéda dans ses fonctions ; mais, tombé en disgrâce, il fut exilé à Damas où il mourut en 749 (1343).

Ahmed Chihab Eddin a recueilli tous les renseignements qu'il donne sur la Chine de la bouche soit des marchands, soit des gens de loi de l'Iraq, de la Perse et de la Transoxiane qui avaient visité cet empire. Nous trouvons dans son récit la preuve que, sous la dynastie mogole, il était largement ouvert au commerce et aux investigations des musulmans ². p.17

¹ Rachid Eddin nous apprend que le Qaân fit venir de Damas un ingénieur qui fut accompagné par ses trois fils, Abou Bekr, Ibrahim et Mohammed, ainsi que par ses ouvriers. Il fit construire sept grandes machines de guerre qui battirent la place forte de Sayan fou, sur la frontière de Manzi, et amenèrent sa reddition. Je place à la fin de cette notice la reproduction d'une monnaie chinoise représentant une de ces machines de guerre et l'ingénieur qui la manœuvre.

² Les historiens orientaux nous apprennent que les marchands musulmans conduisaient en Chine des chevaux et y portaient des oiseaux dressés pour la chasse, des bijoux et même des verreries émaillées d'Alep.

Chihab Eddin rapporte le fait suivant :

« L'éminent Nizam Eddin Aboul Fadhaïl Yahia ibn el Hakim m'a raconté qu'un individu alla porter à Mangou Timour Qaân des verreries fabriquées à Alep : il arriva à la cour de ce prince et les lui présenta. Celui-ci but dans un de ces vases qui lui permit d'apprécier la couleur rouge du vin à travers la limpidité du verre. » *Messalik oul abçar*, p. 72.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

« Nous avons rapporté, dit Chihab Eddin, que le Grand Qaân est le successeur du trône de Djenghiz Khan. Il a pour capitale, aux extrêmes confins de l'Orient, la ville de Khan Baligh dans le Khita. Il est le plus puissant des souverains du Touran qui fut, dans l'antiquité, le berceau de la race turke. C'est aussi dans ces régions ou dans leur voisinage que vécut Afrasyab.

Le Qaân ne compte cependant plus au nombre de ses possessions les pays qui forment actuellement l'apanage de ses deux cousins dont nous avons déjà parlé. Ceux-ci le consultent toujours et il est comme leur khalife. S'il se produit dans leur pays un événement important tel qu'une bataille ou, en punition de ses fautes, l'exécution d'un grand émir, ils lui transmettent toujours leur rapport ou leur jugement, non pour lui demander une autorisation, mais pour suivre un usage scrupuleusement observé par eux.

L'éminent Nizam Eddin Aboul Hakim, secrétaire au service du sultan Abou Saïd, dit que le Grand Qaân écrit encore aux trois souverains de sa famille pour leur recommander l'union et la concorde. Dans sa correspondance, son nom précède toujours le leur, et quand ils lui répondent, ils commencent toujours par écrire le sien. Ils reconnaissent en tout sa prééminence.

On emploie dans le Khita, en guise de monnaie, des morceaux d'un papier de forme allongée fabriqué avec des filaments de mûriers sur lesquels est imprimé le nom de l'empereur. Lorsqu'un de ces papiers est usé, on le porte aux officiers du prince et, moyennant une perte minime, on reçoit un autre billet en échange, ainsi que cela a lieu dans nos hôtels des monnaies, pour les matières d'or et d'argent que l'on y porte pour être converties en pièces monnayées.

Les Chinois sont des artisans merveilleux qui produisent des ouvrages d'une finesse remarquable. C'est un talent qui leur

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

est reconnu par toutes les nations. Tous les livres renferment tant de récits à ce sujet que nous nous dispensons d'en parler.

Les maîtres ouvriers de ce pays ont l'habitude, quand ils ont fabriqué un objet remarquable, de le porter au seuil du palais impérial où ils le suspendent pour y être exposé pendant un an aux regards du public. Si cet objet échappe à toute critique, son auteur est comblé de faveurs ; au contraire, s'il est l'objet d'une juste critique, il est déconsidéré à tout jamais. Dans le cas enfin où dans le seul but de nuire à l'artisan, quelqu'un se permettrait de faire une observation imméritée, il serait immédiatement mis à mort. p.18

Telles sont les histoires que l'on raconte à leur sujet ; mais voici, en revanche, ce que je tiens d'un témoin oculaire, le Sadr Bedr Eddin Hassan el Ach'argi le négociant. Un ouvrier confectionna très habilement avec des boyaux de bœuf une selle qu'il recouvrit de vernis. Il la présenta au Grand Qaân qui l'admira et ne douta pas qu'elle ne fût en bois comme toutes les autres. L'ouvrier ayant alors demandé si on savait quel était ce bois, on répondit négativement ; il fit voir qu'elle était faite uniquement de boyaux de bœuf. On admira beaucoup la beauté et la finesse de son travail.

Un autre ouvrier avait fabriqué une étoffe pour vêtements avec des feuilles de plantes et l'avait vendue à des marchands en leur disant que c'était du damas de soie du Khita. Ceux-ci ne se doutèrent de rien ; quand il les vit bien convaincus de la sincérité de ses affirmations, il leur fit connaître la vérité et leur surprise fut complète.

Bedr Eddin Hassan ajoute : J'ai vu chez eux, en fait de travaux de ce genre, des choses qui confondent l'esprit et dépassent l'imagination.

Voici maintenant ce que je tiens du noble Seyyd Tadj Eddin Hassan ben el Khallal, originaire de Samarqand. C'est un

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

homme digne de créance ; il a voyagé dans bien des pays et a pénétré dans la Chine qu'il a parcourue en tous sens.

La ville de Khan Baligh est la capitale de ce royaume. Elle se divise en ville ancienne et en ville nouvelle. Celle-ci a été construite par Daïdou, un de leurs souverains, et elle porte son nom ¹. Au milieu d'elle se trouve la résidence du Grand Qaân. C'est un immense palais appelé Gueuk Thaq, ce qui signifie, en mogol, le château vert ; en effet thaq veut dire *château* et gueuk, *vert*, contrairement au mot turk qui a le sens de bleu clair.

Les émirs sont logés autour du Qaân en dehors du palais.

Voici maintenant l'organisation de ce gouvernement : auprès du Qaân se trouvent deux émirs qui sont ses ministres. Tous ceux qui remplissent ces ^{p.19} fonctions sont appelés *djing san* (tchéng siang). Après eux viennent les deux *bidjan* (pin tchang), puis les deux *zoudjin* (tso tchen), ensuite les deux *you djin* (yeou tchen) et enfin le *landjoun* (lang tchang), chef des écrivains et secrétaire du souverain.

Le Qaân tient chaque jour séance au milieu d'un vaste édifice appelé *chen* (Cheng) qui a, chez eux, beaucoup d'analogie avec notre Palais de justice.

Les émirs se tiennent debout autour de lui, rangés à droite et à gauche, suivant les règles de la préséance. Après eux vient le chef des écrivains ou landjoun dont nous venons de parler.

Quand un plaignant ou un requérant se présente, il remet sa

¹ La ville de Khan Baligh, dit Rachid Eddin, appelée en chinois Tchoung dou, ancienne capitale des souverains de ce pays, était leur résidence d'hiver. Elle avait été ruinée par Djenguiz Khan ; Qoubilay Qaân avait résolu de la rebâtir : mais il préféra pour perpétuer sa gloire fonder une nouvelle ville près de l'ancienne et il lui donna le nom de Daïdou : ces deux villes sont contiguës. Le mur de cette ville est flanqué de sept tours et il y a entre chacune d'elles la distance d'un fersakh... Qoubilay Qaân fit bâtir pour lui, au centre de la ville, un vaste palais auquel il donna le nom de Qarchy.

Vassaf décrit ce palais dont les salles étaient dallées avec des pierres de jade. (Vassaf, éd. de Bombay, 1269=1852, p. 23-24.)

Ibn Batouta visita le palais du Qaân pendant son séjour à Khan Baligh. On trouvera plus loin le récit qu'il en fait.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

supplique à ce dernier fonctionnaire qui en prend connaissance et la passe à l'un des deux émirs du grade le moins élevé qui en donne connaissance à son collègue. Ils les remettent ensuite à leurs supérieurs immédiats, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle parvienne entre les mains du Grand Qaân qui donne alors sa décision, toujours basée sur la justice la plus stricte et l'équité la plus grande.

Ce Grand Qaân est un puissant souverain et ses troupes sont nombreuses. Je sais, ajoute Tadj eddin, qu'il y a 12.000 fauconniers montés et 20 tomans de troupes mogoles, ce qui représente 80.000 cavaliers.

Quant aux troupes du Khita, elles sont innombrables.

La Chine contient mille villes dont j'ai visité un grand nombre.

La route de Samarqand à Khan Baligh se décompose de la manière suivante :

De Samarqand à Yenguy Kent on compte vingt journées de marche. Yenguy Kent se compose de quatre villes qui sont séparées l'une de l'autre par une distance d'une parasange. Chacune d'elles a un nom particulier. L'une se nomme Yenguy Kent, la seconde Yenguy baligh, la troisième Goundjouk et la quatrième Talan. De Yenguy Kent à Almâliq, on compte vingt journées de marche, d'Almâliq à Qara-Khodja, et de là à Qantchéou qui est la première ville du Khita, quarante journées et autant de Qantchéou à Khan Baligh. De cette dernière ville à El Khinsa, il y a deux routes, l'une par terre et l'autre par mer, qui exigent toutes deux quarante journées de marche ou de navigation.

El Khinsa mesure en longueur une journée de marche et en largeur une demi-journée. Il y a, au milieu de la ville, un marché, qui en occupe toute l'étendue d'une extrémité à l'autre. Les rues et les marchés sont dallés. Les maisons, construites en pièces de bois reliées par des clous, comptent

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

cinq étages superposés. Les habitants boivent de l'eau de puits. Ils sont très malpropres. Leur nourriture se compose de viande de buffle, de canards et de poules, de riz, de bananes, de cannes à sucre, de citrons et de quelques p.20 grenades. La température ressemble à celle du Caire et le climat y est le même. Les prix y sont modérés. On y importe des moutons et du blé, mais en petite quantité. Les chevaux y sont rares et on n'en trouve que chez les habitants notables. On n'y voit point de chameaux et quand, par hasard, il en vient un dans le pays, il est considéré comme un animal étrange ¹.

Ce même Chérif dit encore : Khan Baligh est une ville agréable, les vivres y sont abondants et à bas prix. L'eau gèle en hiver et fond en été ; elle est généralement fraîche. Un fleuve traverse la ville de Daïdou. On trouve à Khan Baligh plusieurs espèces de fruits. Le raisin y est rare. Il n'y existe ni oranges, ni citrons, ni olives. On y fait du sucre candi [avec les cannes] que l'on importe de Médinet-Zeytoun. Les céréales et les animaux, chameaux, chevaux, bœufs et moutons s'y rencontrent en quantités innombrables.

De Khan Baligh à Médinet-Zeytoun on compte un mois de marche environ.

Médinet-Zeytoun est un port sur la mer environnante et le dernier point du monde habité.

Qaraqorum est une ville importante dans laquelle se trouve la plus grande partie des troupes du Grand Qaân. On y fabrique de très belles et délicates étoffes. Les artisans y sont fort adroits. C'est de cette ville que l'empereur fait venir presque tout ce dont il a besoin, parce que c'est un centre industriel

¹ M. Ét. Quatremère a donné, dans une note de la préface à *l'Histoire des Mongols*, les notices consacrées à Khinsa par Vassaf, par Hamd Allah Mustaufy dans son *Nouzhet oul Qouloub* et par Chihab Eddin, p. 87-89.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

renommé pour l'habileté des ouvriers et la beauté des produits ¹.

La Chine, ajoute le Chérif, est très peuplée et les villages s'y succèdent sans interruption.

La monnaie des Chinois est faite de billets fabriqués avec l'écorce du mûrier. Il y en a de grands et de petits. Quelques-uns ont la valeur de 1 dirhem, d'autres de 2, d'autres de 5 ; d'autres enfin valent 30, 40, 50 et même 100 dirhems. On les fabrique avec des filaments tendres du mûrier et, après y avoir apposé un sceau au nom de l'empereur, on les met en circulation. ^{p.21} Lorsqu'ils sont usés après avoir longtemps servi, on les porte au Trésor, qui fait subir au détenteur une perte légère et les échange contre de nouveaux.

Une des observations les plus curieuses faites par moi, continue Samarqandy, dans l'empire du Grand Qaân, qui est pourtant un païen, est celle-ci : les musulmans qui y résident en nombre considérable sont traités avec honneur et considération. Quand un idolâtre tue un musulman, non seulement le meurtrier, mais tous les siens subissent le dernier supplice et tous leurs biens sont confisqués. Si, au contraire, c'est un musulman qui fait périr un idolâtre, il n'est pas mis à mort, mais seulement astreint à payer le prix du sang de la victime ; il consiste chez eux en un âne.

J'interrogeai le Chérif sur le caractère de gravité et l'adresse des Chinois. Il me répondit qu'ils dépassaient encore tout ce

¹ « Pour ce qui est de la cité de Caracarum votre Majesté sçaura qu'excepté le palais du Cham, elle n'est pas si bonne que la ville de S. Denis en France, dont le monastère vaut dix fois mieux que tout le palais mesme de Mangu. Il y a deux grandes rues, l'une dite des Sarrazins on se tiennent les marchez et la foire et plusieurs marchands y vont traffiquer à cause de la Court qui y est souvent et du grand nombre d'ambassadeurs qui y arrivent de toutes parts. L'autre rue s'appelle des Cathayens où se tiennent tous les artisans. »

Voyage de Rubruquis en Tartarie, publié par Pierre Bergeron dans la *Relation des voyages en Tartarie*. Paris, 1634, p. 207. Guillaume de Rubruck rencontra à Qaraqorum un orfèvre, Guillaume de Paris, qui avait fait pour le Qaân une pièce d'argenterie dont il donne une longue description.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

qu'on en pouvait dire. Nous nous trouvions plusieurs personnes en présence de notre seigneur le Cheikh qui, seul de ses contemporains, a recueilli l'héritage de la science et des décisions juridiques, Chihah Eddin Abouth Thena Mahmoud el Isfahany, lorsque Samarqandy, prenant la parole, nous dit : Je vais vous raconter ce qui m'est advenu :

J'avais une dent molaire qui me faisait extrêmement souffrir. Un individu que je fréquentais en Chine m'ayant rencontré pendant que j'éprouvais des élancements violents me demanda ce que j'avais. Je me plaignis de ma dent ; cette personne fit aussitôt venir un homme de petite taille, bûcheron de son état, et elle lui dit : Examine donc un peu ce pauvre homme ; celui-ci examina ma bouche et après avoir tâté un moment mes dents avec ses doigts, il arracha celle qui était malade et la moitié d'une autre, sans que j'eusse ressenti la moindre douleur. Il tira ensuite d'un sac dont il était porteur des dents entières, des moitiés, des tiers et des quarts de dents qu'il tenait toujours prêtes pour remplacer celles qu'il arrachait ; il m'en essaya successivement quelques-unes et finit par remplacer celles qu'il m'avait enlevées. Il procéda ensuite à quelques instillations qu'il fit suivre d'une friction avec un onguent qui provoqua une cicatrisation immédiate. Il me recommanda enfin de ne pas boire d'eau de toute la journée. Je me conformai à ses indications, bien qu'il me semblât que je n'eusse rien fait arracher ¹.

Samarqandy nous montra alors ses dents et nous pûmes constater qu'elles étaient en parfait état avec cette restriction pourtant que l'on reconnaissait que la nouvelle dent n'était pas de la même espèce que les autres et que la moitié de la dent réparée ne ressemblait pas à la première moitié.

L'éminent Nizam Eddin Aboul Fadhaïl Yahia ben el Hakim m'a raconté que les Chinois sont doués d'un esprit très pondéré et ont une remarquable p.22 adresse de main, ils ont l'habitude de dire que les Francs sont borgnes et les autres hommes

¹ Maçoudy nous apprend ce fait curieux que le Khalife Osman se faisait aurifier les dents. *Kitab el tenbih wal ischraf*, éd. de Gœje. Leyde, 1894, p. 292.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

aveugles. Ils veulent ainsi exprimer que ce qui sort des mains des Francs semble être l'œuvre d'un borgne, tandis que le produit du travail des autres hommes paraît façonné par des aveugles ne voyant pas ce qu'ils font.

Il m'a cité également des faits qui indiquent l'existence, chez ce peuple, d'une intelligence remarquable, d'une excellente organisation et d'une grande bonne humeur dans les affaires. Il m'a parlé entre autres choses de cuisines existant en Chine et dans lesquelles les clients de qualité trouvent les mets les plus recherchés et les boissons les plus exquis, dignes d'être servis sur la table des rois.

Si un de ces clients désire traiter une personne de considération, il envoie prévenir le propriétaire de ces cuisines que tel jour, à telle heure, il se propose d'offrir un dîner composé de telle et telle façon. Au jour et à l'heure indiqués, on lui apporte tout ce qu'il a commandé et si, par hasard, il ne dispose pas d'un local convenable, le maître cuisinier lui en prépare un pourvu de tentures, de sièges, de vaisselle et même des serviteurs indispensables, dans les limites du prix qui lui a été fixé par l'amphytrion. Le restaurateur ajoute son bénéfice au montant des diverses choses fournies par lui et il établit ainsi un compte déterminé par des règles fixes ; ce compte n'impose qu'une dépense relativement modérée à celui qui a fait la commande.

Le noble Chérif Aboul Hassan Aly el Kerbelay, le négociant, que Dieu l'ait en sa miséricorde, a vu le Qaân ainsi que les rois de beaucoup d'autres pays, et il a pu ainsi se rendre compte de l'étendue du pouvoir de ce souverain, de la soumission de ses sujets et de la sécurité dont ils jouissent.

Il m'a dit que le Qaân avait quatre ministres qui exerçaient le pouvoir dans tout l'empire, sans presque jamais consulter leur maître. Celui-ci ne sort qu'en litière et ne paraît en public qu'une fois par an, à l'anniversaire de sa naissance, par

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

exemple. Ce jour, qui est considéré comme férié, il monte à cheval et se rend dans une plaine où il offre un copieux banquet à son peuple.

Le Sadr Bedr Eddin Abd el Wahhab ben el Haddad el Baghdady, le négociant, m'a raconté qu'il était allé jusqu'à El-Khinsa. Il m'a décrit la grandeur des édifices de cette ville et son importance considérable. La vie y est pourtant très facile et les bénéfices y sont considérables. On y trouve également, à bon compte, ainsi que dans tout le pays, de beaux esclaves. Les habitants se font un point d'honneur d'avoir de nombreuses concubines, et il n'est pas rare de voir des marchands et de simples particuliers en entretenir quarante et quelquefois davantage.

p.23 Chihab Eddin el Omary nous a conservé, comme on vient, de le voir, les détails qui lui ont été fournis sur la Chine du Nord par des voyageurs originaires de la Perse et de l'Asie centrale ; le célèbre voyageur maghrébin Ibn Batouta visitait, quelques années plus tard, les provinces méridionales de la Chine ¹. Sa relation ne nous offre que peu de faits dignes de fixer l'attention. Il nous apprend cependant, que la porcelaine se fabriquait principalement dans les villes de Zeïtoun et de Sin Qalan (Canton), qu'on l'exportait dans les Indes et même au Maghreb, où son prix était inférieur à celui de la poterie ; il est surtout frappé par les égards et les marques de considération à lui prodigués par ses coreligionnaires et il note avec soin les noms et qualités des personnages qui vinrent lui faire visite à Zeïtoun ; ce furent : le cadî Tadj Eddin el Ardebily, le cheikh Kemal Eddin d'Ispahan, un riche négociant de Tebriz, nommé Cherif Eddin, enfin un ascète, Bourhan Eddin Kazerouny qui vivait retiré dans un ermitage aux environs de la ville.

¹ Le texte et la traduction des voyages d'Ibn Batouta ont été publiés par M. Ch. Defrémery et le D^r Sanguinetti. Paris, 1853-1859, 5 volumes. [c.a. : cf. [les passages de son ouvrage concernant la Chine dans la bibliothèque Chine ancienne.](#)]

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Ibn Batouta fait remarquer que, dans toutes les villes de la Chine, il se trouve toujours un cheikh oul islam et un cadî chargés de juger en dernier ressort toutes les contestations qui s'élèvent entre les musulmans. Le juge qui lui donna l'hospitalité à Sin Qalan était le jurisconsulte Aouhad Eddin, originaire de la ville de Sindjar. Pendant son séjour à Ken djan fou (Si gnan fou), Ibn Batouta y fit la rencontre d'un de ses compatriotes, le légiste Qiwam Eddin Essebty (natif de Ceuta) et celle d'El Bochry, qui avait accompagné en Chine son oncle Aboul Qacim de Murcie.

Pendant son séjour dans l'Empire du Milieu, il se borna à fréquenter ses coreligionnaires.

« Sa vue, nous dit-il, était constamment choquée par le spectacle de choses que ses principes lui faisaient considérer comme blâmables et il ne se déterminait à sortir qu'à la dernière extrémité.

Parti de Ken djan fou, Ibn Batouta gagna la ville de Khinsa où il fut reçu en grande pompe par le cheikh oul islam, le cadî Afkhar Eddin et les descendants d'Osman, fils d'Affan l'Égyptien.

La ville de Khinsa était gouvernée par l'émir mogol Qir Thay et la colonie musulmane y était fort nombreuse : le quartier spécial qui lui était affecté était peuplé, ce me semble, par des artisans persans envoyés de l'Iraq, du Khorassan et de la Transoxiane, par Djenguiz Khan et ses descendants et qui n'avaient point encore été libérés de l'esclavage. Ibn Batouta les désigne sous ^{p.24} les noms persans de kechtouanan (pilotes] et douroudgueran (menuisiers). Les archers ou gens de trait étaient appelés sipahièh et les gens de pied, piadèh (piétons). Il faut aussi noter ce fait singulier que, dans tous les banquets offerts à Ibn Batouta par le fils de l'émir Qir Thay, les chansons que l'on entendait étaient des chansons chinoises, arabes et persanes ; les convives paraissaient prendre le plus grand plaisir à écouter celles-ci et le texte de l'une d'elles est même donné par Ibn Batouta.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

L'émir Qir Thay avait reçu du Qaân l'ordre de faire conduire notre voyageur à Khan Baligh : le voyage depuis Khinsa jusqu'à Khan Baligh ne lui offrit aucune particularité digne d'être signalée.

À son arrivée à Khan Baligh, il reçut l'hospitalité du Cheikh Bourhan Eddin Essaghardjy, auquel le Qaân avait accordé, avec le titre de sadri djihan (le juge suprême du monde), l'autorité absolue sur tous les musulmans de ses États. Ibn Batouta ne vit point le Qaân ; ce prince avait quitté sa capitale pour marcher contre son cousin Firouz qui s'était révolté à Qaraqoroum. Il put visiter le palais et nous apprenons, par la description qu'il en donne, que les emplois des fonctionnaires étaient désignés par des mots persans. Le gouverneur est désigné par le mot koutoual ; les huissiers étaient appelés perdehdarièh, les archers, sipahièh, les gens armés de lances, nizèhdarièh et les porte-glaives tighdarièh. Les troubles qui suivirent la mort du Qaân déterminèrent Ibn Batouta à regagner les provinces méridionales de la Chine et il s'embarqua à Zeïtoun pour retourner une dernière fois dans l'Inde.

Les noms et les faits cités soit par les historiens chinois, soit par Vassaf, par Chihab Eddin el Omary et par Ibn Batouta, suffisent à prouver l'importance acquise par les musulmans dans l'Empire du Milieu pendant la durée de la domination des Mogols. Chaque titre honorifique chinois avait son équivalent en arabe et en persan. Le premier ministre était qualifié de seyyd edjell « le seigneur le plus glorieux », le général en chef celui de nouyyn azhem « le général le plus grand ». Les princes de la maison impériale portaient, outre leur nom mogol, des titres d'honneur chinois et arabes. Je puis en citer un nouvel exemple, car je possède, grâce à l'obligeance de M. Devéria qui en a fait pour moi l'acquisition à Pékin, un calendrier composé, au mois de rebi oul akhîr 768 (1366), par un astronome originaire de Samarqand et qui était probablement de l'école de Nassir Eddin Thoussy. Cet ouvrage, conservé dans une bibliothèque chinoise où il était catalogué sous le n° 59, a été composé à la demande d'un prince descendant p.25 de

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Djenguiz. Khan. J'en ai fait reproduire, les premières pages dont je donne ici la traduction :

Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux.

Louanges à Allah qui a créé le soleil pour illuminer le jour et la lune pour éclairer la nuit. Il a lancé ces astres dans l'espace alors que l'homme n'avait point paru. Il a divisé le cours de la lune en degrés afin de faire connaître le nombre des années et le comput des dates, et, dans sa sagesse et son équité, il a fait parcourir ces degrés à cet astre en moins d'un mois. C'est par l'esprit pur que Dieu a procédé à la création, car il en est inséparable. Dieu a établi les voûtes célestes, il leur a imprimé le mouvement de rotation et en a rendu le cours manifeste à tous les yeux. Il leur a donné pour ornement les planètes et les étoiles fixes. Il a voulu qu'elles fussent le principe de tous les biens, la source de l'abondance, la demeure des âmes pures, le point vers lequel s'élèvent les vœux et les invocations du genre humain. Que les prières soient sur les prophètes choisis par Dieu, sur l'envoyé qu'il a élu, sur Mohammed qu'il a, pendant la nuit, élevé au sommet de l'empyrée et qu'il a rapproché de lui à la distance de deux portées d'arc ! Que les bénédictions soient répandues sur tous les siens qui sont les astres indiquant la bonne voie et ceux qui foudroient les pervers ! Que ses amis participent à ces bénédictions, eux qui sont les clefs des temples des hauts lieux et les flambeaux qui dissipent l'obscurité. Ce sont eux qui, d'un œil attentif, ont observé l'univers dans ses changements, ont fait de la création du ciel et de la terre l'objet de leurs études et de leurs méditations et ont conclu par l'existence d'un créateur sachant tout, tout sage et tout puissant.

Voici les paroles du serviteur faible et pauvre qui a mis tout son espoir en la bonté du Dieu qui est, par excellence, riche, compatissant et omniscient, Abou Mohammed Atha, fils de Mohammed, fils de Khadjèh Ghazy, originaire de Samarqand, domicilié à Sen djeou fou. Que Dieu daigne lui accorder son pardon à lui et à ses parents et les combler de toutes ses grâces ! Dieu m'ayant, dans son omniscience et sa bonté, accordé l'honneur de connaître la noble science de l'astronomie, j'avais pris la résolution de composer un traité à l'usage de ceux de mes amis auxquels je désirais dévoiler une partie de ce que j'avais appris.

J'ai désiré maintes fois réaliser ce projet ; mais ma paresse me l'a toujours fait abandonner, car la composition d'un ouvrage est une entreprise considérable exigeant de la suite et de la persévérance.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

J'ai, bien à tort, laissé s'écouler les années ; en dépit des ennuis et des obstacles éprouvés par moi, j'ai persisté dans ma résolution, et malgré les mois et les années que je lui ai consacrés, mon travail n'est point exempt de défauts. À la suite de tous les voyages que j'ai faits, ma vue s'est affaiblie, mon esprit a éprouvé de la fatigue, j'ai depuis longtemps dépassé la cinquantaine et j'ai atteint l'âge de 76 ans. J'ai observé les éclipses du soleil et celles de la lune, j'ai étudié les étoiles visibles et celles qui présagent des catastrophes épouvantables jusqu'au jour où j'ai vu venir vers moi le très noble et très juste prince qui désirait ardemment être initié à cette science de l'astronomie et en comprendre les règles. Il se rendait de la ville de Djou djeou, au canton connu sous le nom de Pou ti Khan fou. Il porte le titre de djing sy fou sang ouang et le nom de Tiba et est le fils ^{p.26} du roi le plus glorieux ayant le titre de liang ouang et le nom de Douqobal, fils du roi le plus favorisé par la victoire et le plus illustre, ayant le titre de djing sy fou sang ouang et le nom de Hachian, fils du roi le plus élevé, revêtu du titre de sy ping ouang et nommé Timour bogha, fils du roi le plus sublime ayant le titre de sy ping ouang et le nom de Oghourqtchy, fils du roi illustre, du Qaân glorieux, maître de tous les peuples, le plus équitable des souverains parmi les Arabes et les Persans, Setchan Qaân, fils du roi Touly, fils du roi des rois le plus élevé en dignité et en pouvoir, le sultan dominateur Djenguiz Khan. Que Dieu affermisse les piliers de son pouvoir et en consolide les fondements ! Il m'a fait l'honneur de m'entretenir et a daigné m'accorder sa bienveillance. J'ai obéi à ses demandes pressantes et j'ai accepté de composer un ouvrage pour que mon souvenir soit conservé par lui pendant ma vie et après ma mort. J'ai donc mené à fin cette œuvre avec l'aide du maître qui me protège.

Je n'aborderai point maintenant le sujet des relations de l'émir Timour Gourekan, parvenu au faite de sa puissance, avec les empereurs de la dynastie des Ming ; les prétentions des empereurs à faire reconnaître leur suzeraineté par l'émir, et à en recevoir un tribut, avaient déterminé celui-ci, à la fin de sa carrière, à marcher contre l'Empire du Milieu, et à renouveler les exploits de ses ancêtres. La mort le surprit à Otrar en 807 (1405). Quinze ans plus tard, en 822 (1419), ses fils et petits-fils Mirza, Châhroukh, Mirza Baysongor, Oulough bek, Mirza Siourghatmich et le seigneur de Badakhchan résolurent d'envoyer à Pékin une ambassade collective, dont les membres furent accompagnés par plusieurs indigènes du Khita qui retournaient dans leur patrie.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Un peintre attaché à cette mission reçut l'ordre de tenir un journal exact de tout ce qu'il observerait, et sa relation forme un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage intitulé : *Le lever des deux astres heureux et le confluent des deux mers*, ouvrage qui retraça les événements des règnes de Châhroukh et d'Abou Saïd, et qui est dû à la plume de Kemal Eddin Abderrezzaq Samarqandy. Cette relation du peintre Ghias Eddin renferme sur le voyage et le séjour de l'ambassade à Pékin, des détails curieux, et je crois devoir insérer ici un résumé très succinct de l'excellente traduction qu'en a donnée M. Ét. Quatremère.

L'ambassade quitta Samarqand le 10 du mois de safer (mars) 822 et arriva à Qamil le 21 du mois de redjeb (juillet-août). Elle rencontra, dans le désert qu'elle dut traverser en sortant de cette ville, des chameaux sauvages et des qoutha (yaks) et elle atteignit la ville de Souktchéou, vaste cité défendue par une forteresse carrée, puis celle de Kamtchéou. Les ambassadeurs franchirent le Qaramouran, traversèrent Satinfou et le huitième jour du mois de zilhidjèh (16 janvier), ils arrivèrent à Pékin. Ghias Eddin donne des détails qui méritent d'être notés sur l'audience que l'empereur accorda aux envoyés des princes de la lignée de Timour ; l'empereur prit place sur un trône d'or auquel on p.27 accédait après avoir gravi cinq marches en argent ; il était de taille moyenne, son visage n'était ni grand, ni petit, ni imberbe, mais deux ou trois cents poils de sa barbe étaient d'une telle longueur qu'ils formaient trois ou quatre anneaux sur sa poitrine. À ses côtés, se tenaient deux jeunes filles avec une feuille de papier et un pinceau pour noter les paroles qui sortiraient de sa bouche. Un émir ou mandarin s'étant agenouillé devant le trône, exposa que des ambassadeurs envoyés par Châhroukh et ses fils étaient arrivés d'une contrée lointaine pour offrir à Sa Majesté des présents et frapper devant elle la terre de leur front.

Le cadî Hadji Youssouf, un des officiers attachés à la personne de l'empereur et chef de l'un des douze conseils impériaux, s'avança alors accompagné par plusieurs musulmans ayant la connaissance de différentes langues. Il enjoignit aux ambassadeurs de se prosterner et de frapper trois fois la terre de leur front. Ceux-ci firent une profonde inclination, sans cependant laisser leur tête toucher le sol, puis ils présentèrent en les élevant les lettres de Châhroukh, de Mirza Baysongor et des autres princes : chacune d'elles était enfermée dans une bourse de satin jaune, car il est de règle dans le Khita que tout ce qui est destiné à l'empereur soit enveloppé dans une étoffe de cette couleur.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Après les avoir reçues des mains du cadî Hadji Youssouf, l'empereur les remit à un eunuque et adressa quelques questions aux ambassadeurs. Le sujet qui parut l'intéresser le plus vivement fut de savoir si Qara Youssouf enverrait bientôt son tribut et s'il lui serait possible d'envoyer à ce prince un ambassadeur chargé de ramener de bons chevaux.

Ghias Eddin fait remarquer dans sa relation que l'empereur avait fait construire une mosquée à Khan Baligh et que les ambassadeurs des descendants de Timour, suivis d'un nombreux cortège de musulmans, s'y rendirent pour faire les prières canoniques de la fête des sacrifices.

La mission musulmane fit à Pékin un séjour de cinq mois, pendant lesquels ses membres assistèrent à de nombreux banquets et furent comblés de cadeaux et de marques de considération. Cependant un incident vint, tout à coup, changer les bonnes dispositions de l'empereur.

Châhroukh lui avait fait offrir un cheval ayant appartenu à l'émir Timour ; pendant une partie de chasse cet animal que montait l'empereur s'abattit et le fit rouler à terre. Vivement irrité de cet accident, il donna l'ordre d'arrêter les ambassadeurs, de les charger de chaînes et de les reléguer dans les provinces orientales de la Chine. L'intervention des mandarins et les supplications du cadî Hadji Youssouf parvinrent à calmer l'empereur dont la santé fut bientôt gravement altérée par l'impression que lui causèrent la mort d'une de ses favorites et l'incendie d'un de ses palais. Cette catastrophe avait été prédite par les astrologues. Les rênes du gouvernement furent alors confiées à son fils qui accorda leur congé aux ambassadeurs de Châhroukh et d'Oulough bek. Ils quittèrent Khan Baligh le 15 du mois de djoumazi oul ewwel de l'année 824 (19 mai 1421) et le 15 du mois de ramazan (4 septembre) de l'année suivante, ils arrivèrent à Hérat où ils rendirent compte à Mirza Châhroukh du succès de leur mission.

La relation écrite par Ghias Eddin abonde en détails intéressants sur le voyage des ambassadeurs, sur les coutumes, les mœurs des Chinois, et sur ^{p.28} l'organisation de la cour impériale ; nous ne saurions avoir une trop grande obligation à M. Quatremère pour avoir publié un document aussi curieux ¹.

¹ [c.a. : cette traduction d'Ét. Quatremère, numérisée par Marc Sz wajcer, est disponible sur le site remacle.org.]

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

C'est au milieu du XV^e siècle et dans les premières années du XVI^e, que furent fondus les bronzes ornés de la profession de foi musulmane ou de traditions des prophètes, et fabriqués ces vases, bols et plats de porcelaine, portant avec le nom de celui qui les avait commandés, des versets du Qoran et des adages arabes ou persans ¹.

J'attribue aussi à la même époque les requêtes rédigées en langue persane qui font partie d'un volume conservé à la Bibliothèque nationale, inscrit sous le titre de : *Écritures des peuples tributaires de la Chine*, et catalogué sous le n° 986 du fonds chinois. Le père Amiot a donné, dans le [tome XIV des Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, etc. des Chinois](#), une traduction de ces suppliques, faite sur le texte chinois. Les copies de ces pièces rédigées d'après une formule unique, fourmillent de fautes, et accusent la plus complète ignorance de la langue persane ; je crois devoir cependant donner une analyse très sommaire de certaines d'entre elles, et faire remarquer que tous les personnages nommés, et auxquels le titre turc de Khan est invariablement accordé, ne me paraissent pas avoir été des envoyés revêtus d'un caractère diplomatique. Ils me semblent être plutôt des négociants porteurs de lettres de recommandation destinées à faciliter leur entrée en Chine et à recevoir des marchandises dont la nature est soigneusement spécifiée.

Voici le résumé de quelques-unes de ces requêtes dont j'ai fait reproduire le texte ; le lecteur les trouvera à la suite de cette notice ² :

Ahmed Khan, envoyé de Thourfan, se prosterne neuf fois au seuil de la résidence impériale à l'exemple des anciens serviteurs. Il présente dix pièces d'étoffes de laine, vingt paires de lunettes et cinq chevaux mogols. Il se flatte de l'espoir de voir ce cadeau agréé par la cour et il demande qu'on lui donne du drap d'or à fleurs, du satin, du thé et autre choses.

¹ On lit sur le couvercle d'un encrier : « Ayez une belle écriture, car c'est une des clefs de la subsistance journalière », et sur les côtés : « La science est une perle d'un prix considérable ; l'ignorance est une maladie qui n'a point de remède », et sur une jardinière en porcelaine on lit : « Le croyant est comme le myrte (qui ne se flétrit pas) et l'hypocrite est comme la rose (qui n'a que peu de durée). »

² [c. a. : le texte persan n'a pas été repris dans cette édition.]

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Hassan, envoyé spécial de l'esclave Mohammed Khan du pays de Qamil, frappe neuf fois de son front le seuil doré ; il offre deux cents men de pierre de jade et trois cents petits couteaux. Il espère qu'ils seront acceptés et que l'on voudra bien lui donner du brocart, du satin, de la toile de lin, des remèdes chauds, du thé et autres objets.

p.29 Hafiz Khan, venu de Samarquand, se prosterne neuf fois sur le seuil doré ; il offre un cheval arabe, un cheval mogol, des diamants et d'autres objets. Il compte recevoir du brocart à fleurs, du papier à semis d'or, de la mousseline et d'autres objets.

Dervich Khan de Boukhara présente deux chevaux arghoumaq et deux chevaux arabes. Il sollicite le don de satin, de tharqou ¹ et de thé.

Cheref Eddin Khan, envoyé de Thourfan, offre deux chevaux arabes, un dji ou file de chameaux. Il se berce de l'espoir qu'on lui donnera du brocart, du satin, des bols et des plats de porcelaine de couleur bleue.

Hafiz Khan, envoyé de Samarqand, présente six chevaux arabes et cent petits couteaux. Il espère qu'on voudra bien lui donner du brocart, du satin et du thé.

Tadj Eddin Khan, venu du pays de la Kaabah, offre cent cinquante men de jade et deux chevaux arabes ; il espère recevoir des pièces de tharqou, du thé, ainsi que des bols et des plats en porcelaine bleue.

La teneur de ces différentes requêtes confirme le récit du derviche Aly Akber surnommé Khitay, qui visita la Chine dans les dernières années du XV^e siècle. J'ai donné dans un autre recueil ² la traduction du chapitre consacré par lui aux étrangers qui se rendent dans l'Empire du Milieu ; ils amènent, dit-il, des chevaux, et apportent des étoffes de laine, du drap, c'est-à-dire de l'écarlate de Venise, du jade et du corail...

Les Chinois reçoivent aussi volontiers des chevaux de charge qu'ils donnent aux soldats chargés de la garde des frontières. Les chevaux de prix sont, avec leurs maîtres, conduits à Khan Baligh.

¹ Le tharqou est une étoffe faite avec le poil de chameaux blancs et dont la pièce valait jusqu'à 50 dinars.

² [c. a. : voir plus loin [Charles Schefer, Trois chapitres du Khitay Namèh : texte persan et traduction française](#). École des langues orientales vivantes, Mélanges Orientaux, Ernest Leroux, Paris, 1883, pp. 31-84.]

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

La situation des musulmans en Chine avait attiré l'attention d'Aly Ekber, et il leur a consacré quelques passages de son *Khitay Namèh*.

« Des idolâtres, dit-il, des adorateurs du Veau, des chrétiens et des juifs ont jadis pénétré en Chine et s'y sont établis. Les lois de cet empire permettent à tous ceux qui se présentent venant des différents pays, de s'y fixer après en avoir fait la déclaration. Si ceux qui arrivent ne souscrivent pas tout d'abord à cette condition, et s'ils disent être des marchands ou des ambassadeurs, on ne leur permet pas de résider dans le pays. Le nombre des musulmans qui, ayant consenti à être les sujets de l'Empereur, ont fixé leur résidence dans ses États, est fort considérable. Il y a, assure-t-on, dans la ville de ^{p.30} Ken djan fou, trente mille familles musulmanes, et l'empereur a fait construire quatre mosquées à Khan Baligh.

Les Chinois n'ont de sentiments hostiles contre qui que ce soit, sous prétexte de religion ; ils ne manifestent à ce sujet aucune inimitié, surtout aux musulmans, et c'est pour leur croyance qu'ils manifestent le plus de goût et de penchant.

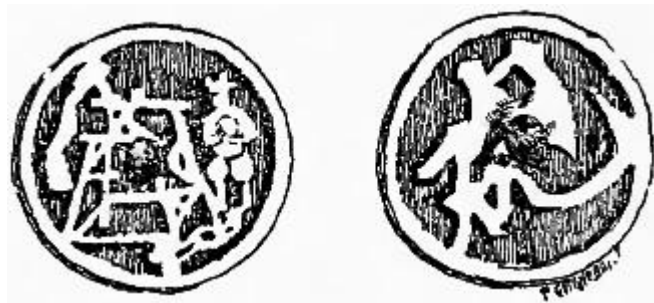
On rapporte que les hauts fonctionnaires présentèrent à l'empereur une requête, pour lui exposer que des milliers de familles musulmanes vivaient au milieu de la population, et y étaient comme l'ivraie au milieu du blé. Ne serait-il pas possible, disaient-ils, de nous en débarrasser. Il faut remarquer en outre, ajoutaient-ils, que les musulmans ne versent aucune somme au trésor. L'empereur fit une réponse en trois points : Mes ancêtres, dit-il, n'ont point agi dans ce sens (comment pourrions-nous ne pas nous conformer à leur conduite ? Mon autorité a le droit de s'exercer sur leurs actes publics, mais comment m'est-il possible de m'occuper de leurs sentiments intimes ? Plaise au Ciel, dit-il en terminant, que nous puissions jouir du même bonheur qu'eux, et pratiquer l'islamisme ! Certaines

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

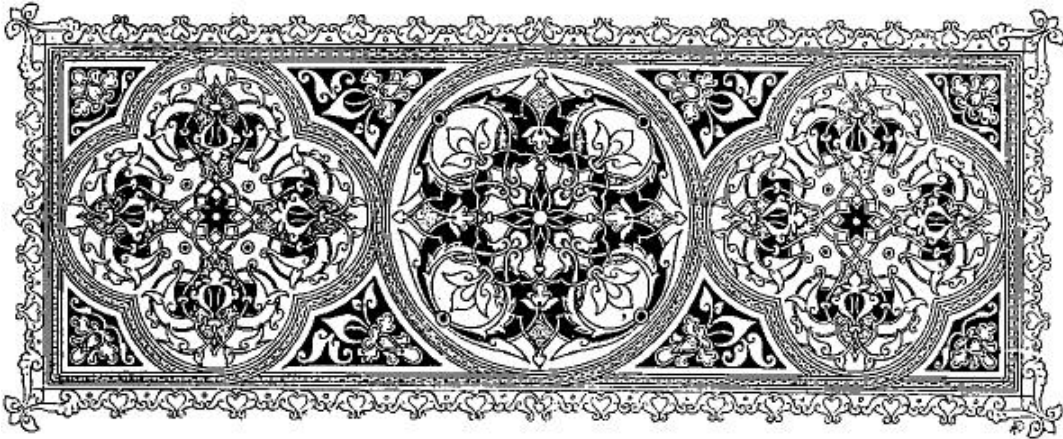
actions du Khaqan font supposer qu'il a adopté secrètement les doctrines de l'islamisme, mais qu'il n'ose en faire publiquement profession.

Les bornes assignées à ce mémoire ne m'ont pas permis de lui donner toute l'étendue que j'aurais désiré et de faire connaître le texte et la traduction de certains passages d'ouvrages encore inédits. J'ose espérer qu'il me sera accordé de les publier un jour.

J'ai voulu rappeler dans cette notice les travaux des professeurs qui nous ont précédés et ceux des savants qui, après avoir profité de leurs leçons à l'École des Langues orientales vivantes, ont acquis, par leurs publications sur l'histoire et la littérature des peuples de l'Orient, une notoriété bien méritée.



@



TROIS CHAPITRES DU KHITAY NAMÈH

@

p.31 Je ne puis, dans une courte introduction, donner qu'un aperçu très succinct des relations qui, depuis l'établissement de l'islamisme, ont existé entre la Chine et les contrées occidentales de l'Asie. Avant l'apparition de Mahomet, des colonies persanes, établies dans les ports du Yémen et de la mer Rouge, entretenaient des rapports commerciaux suivis avec l'Inde, la Malaisie et le sud de la Chine. Le fondateur de l'Islam avait quelques notions sur ce dernier empire ; il aurait dit, d'après une tradition : Je suis prophète (même) en Chine, et il aurait recommandé à ses disciples de rechercher la science, dussent-ils pour l'acquérir aller jusqu'en Chine.

Des navigateurs, partant des bords du golfe Persique et des côtes de l'Arabie, faisaient régulièrement le voyage des îles de la Malaisie et de la Chine ; quelques-uns de leurs récits sont parvenus jusqu'à nous. Ces relations maritimes p.32 conservèrent toute leur activité jusqu'à l'apparition des escadres portugaises dans l'océan Indien. La découverte du cap de Bonne Espérance fut, pour le commerce des Arabes et par contre-coup pour celui des Vénitiens, la cause de désastres dont ils ne purent se relever. Le dernier prince de la dynastie des sultans mamelouks d'Égypte, Qançou Ghoury, essaya vainement d'éloigner les Portugais de la mer Rouge et des mers de l'Inde. Sultan

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Suleyman voulut suivre la même ligne politique, mais il dut renoncer à toute intervention armée après l'échec de ses troupes devant Diu (1538) et la tentative infructueuse de l'escadre qu'il avait placée sous les ordres de Sidy Aly (1553—1556).

La conquête de la Perse et de l'Asie Centrale par les Arabes n'interrompit point les voyages à la Chine par la voie de terre. Dès leurs premiers pas dans la Transoxiane, les Arabes rencontrèrent des populations qui avaient des rapports constants avec l'Empire du Milieu ; à leur entrée dans la ville de Kichch dans la province de Ferghanèh, ils trouvèrent, au rapport d'Ibn el Athir, une grande quantité de vases en porcelaine rehaussée de dessins d'or et des selles chinoises. Nerchakhy nous apprend de son côté que, lors de la prise de la ville de Bikend par Qotaïbah, un certain nombre d'habitants s'étaient rendus en Chine pour les besoins de leur commerce. À leur retour, ils payèrent au vainqueur la rançon de ceux de leurs compatriotes qui avaient été réduits en esclavage. Il existait déjà, à l'époque des Samanides, une colonie de musulmans dans la capitale de l'Empire chinois, et nous voyons des produits de l'industrie de ses différentes provinces figurer dans les ^{p.33} inventaires des trésors des Khalifes, et être cités parmi les objets que recherchaient les souverains et les grands personnages de l'Orient.

Tous les géographes et tous les ethnographes arabes et persans ont consacré des chapitres spéciaux à la Chine et aux différents peuples fixés sur son sol. Une histoire du Khita et des tribus mogoles et turques qui l'habitaient a été écrite, probablement au milieu du XI^e siècle de notre ère, par Medjd eddin Mohammed ibn Adnan.

Lors de la conquête de l'Asie Centrale par les Mogols et de celle de la Chine par Qoubilay Khan, des savants et des artistes chinois furent appelés en Perse et des ingénieurs et des mathématiciens persans furent attachés à la cour de Pékin. Rechid eddin, l'auteur qui écrivait en 704 (1304) une histoire de la Chine et dont Benakety donnait en 736 (1335) un abrégé dans son *Raouzet ouli'lel bab*, nous ont conservé les noms des lettrés qui firent connaître les annales chinoises aux musulmans et ceux des astronomes qui furent adjoints au célèbre

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Nassir eddin Thoussy. Les rapports commerciaux étaient aussi des plus actifs et nous trouvons, dans le chapitre relatif à la Chine inséré dans le *Messalik oul Abçar* d'Aboul Abbas Ahmed el Omary, les noms de négociants de Boukhara qui avaient visité la Chine.

Le XV^e siècle nous a légué un document d'un très vif intérêt ; c'est le récit de l'ambassade envoyée, en 822 (1419), à la cour de Pékin par des princes de la famille de Timour. La relation en a été écrite par un peintre, Khâdjèh Ghias eddin, que Châhroukh avait attaché à cette mission et auquel il avait donné ordre de noter par écrit, et certainement ^{p.34} aussi de dessiner tout ce qu'il verrait dans son voyage. Cette relation a été insérée par Abdoul Rezzaq Samarqandy dans l'histoire officielle qui porte le titre de *Mathla oussa'adeïn ou Medjma oul bahrëin* (Le lever des deux astres heureux et la réunion des deux mers). Cet ouvrage avait, dès la fin du XVII^e siècle, attiré l'attention d'Antoine Galland, et ce savant orientaliste en avait fait une traduction qui est restée manuscrite. M. Quatremère a, dans le tome XIV^e des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du roi*, donné une analyse de cette œuvre historique, et publié le texte et la traduction des deux relations des ambassades de Châhroukh, l'une à la Chine et l'autre aux Indes. Je ne parlerai point ici de l'ambassade dont Aly Qouchtchy fut chargé par Oulough Beik ; je devrai la mentionner plus loin pour corriger une assertion relative à l'ouvrage dont je publie aujourd'hui un extrait.

Dans les dernières années du XV^e siècle et au commencement du XVI^e siècle, un marchand musulman, probablement originaire de l'Asie Centrale, s'était rendu en Chine avec plusieurs de ses coreligionnaires et avait obtenu la permission de résider à Pékin. A son retour, il se fixa à Constantinople et y rédigea, sous le titre de *Khitay Namèh*, un ouvrage divisé en vingt chapitres dans lesquels il consigna toutes les observations qu'il avait faites pendant son voyage et son séjour dans les provinces du nord de la Chine. L'exemplaire autographe du *Khitay Namèh* est conservé dans la bibliothèque d'Achir Efendy à Constantinople, et, dans une note placée à la fin du livre, l'auteur nous apprend qu'il se nommait Seyyid Aly Ekber et qu'il avait reçu ^{p.35} ou

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

adopté le surnom de *Khitay* (le Chinois). Il acheva la copie de son livre à la fin du mois de Reby oul ewwel 922 (avril 1516) ¹.

Cette même année, le Sultan Sélim se mettait à la tête de son armée pour envahir l'Égypte et la Syrie. À son retour, Sélim se rendit à Andrinople ; il en fut chassé par la peste et, après un court séjour dans sa capitale, il se remit en route pour revenir dans cette première ville ; mais la mort le saisit entre Tchourlou et Ourgach Keuy, et il expira le 22 septembre 1520, au lieu même où il avait livré bataille à son père Sultan Bayezid.

Seyyid Aly Ekber n'eut donc point l'occasion de présenter son ouvrage à Sultan Sélim. Il l'avait composé dans le but d'exciter le souverain de l'Empire Ottoman à faire la conquête de la Chine et à la convertir à l'islamisme ; il cite l'exemple de Timour qui, forcé par la maladie de s'arrêter à Otrar, avait, sur son lit de mort, exprimé le regret d'avoir versé le sang des musulmans au lieu d'avoir tourné ses armes contre les infidèles du Tibet, du pays des Ouïgours et de la Chine. J'ignore si le *Khitay Namèh* fut mis sous les yeux de Sultan Suleyman, mais Seyyid Aly Ekber remplaça dans sa préface le nom de Sultan Sélim par celui de son fils et il lui dédie une pièce de vers à la fin de laquelle il fait appel à sa générosité ; j'en donne ici la traduction.

Panégyrique du Sultan Suleyman Châh

« Ta science est à la tête de l'armée des choses utiles ; ton pouvoir est l'ancre qui assure la stabilité au milieu des tempêtes. Dans tes paroles, il n'y a vestige ni d'erreur ni de légèreté ; dans tes actions, il n'y a point de trace d'humilité ou de bassesse. Ton pouvoir met à néant

¹ J'ai fait faire, pendant mon séjour à Constantinople, une copie fort exacte de ce manuscrit. Il se termine par ces lignes :

تت الكتاب على يد
عبد الضعيف سيد علي اكبر خطاي في آخر شهر ربيع الاول سنة اثني
وعشرون وتسعمائة بود که خطای نامه را تالیف کرد در شهر قسطنطنیه *

« Ce livre a été terminé par la main du faible esclave, Seyyid Aly Ekber *Khitay*, à la fin du mois de Reby oul ewwel de l'année neuf cent vingt-deux. C'est à cette époque qu'il composa le *Khitay Namèh* dans la ville de Constantinople. »

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

la tyrannie, et il détruit même toute pensée de violence. Tes bienfaits ne permettent pas à l'ambition de se manifester. La fortune propice a établi sa résidence sur la route par laquelle tu dois passer, et la mort a tendu ses embûches sur le chemin de tes envieux. Tu personnifies l'assistance due à la religion et tes étendards sont bénis par la victoire céleste. Tu es l'appui de l'innocence et la manifestation de la justice divine. L'empire ne peut être gouverné par un prince plus puissant, et la générosité ne peut reconnaître un chef plus magnanime que toi. O toi, qui domines l'univers ! tu as fait briller de joie les yeux du monde. Ô Chah Suleyman ! c'est toi qui mets les mérites en relief, c'est toi qui plonges dans la confusion, et l'injustice du siècle et son amour des richesses. Ton équité a donné une nouvelle force à l'islamisme ; ta puissance a endormi la discorde dont le cœur est désormais sans force. Ta vigueur a décapité et fait rentrer dans le néant la tyrannie et l'oppression. Qu'est Djemchid ? Un esclave à ta cour ! Qu'est le Faghfour ? Un valet en présence de tes grandes pensées. Toutes les largesses et toutes les marques de générosité sont, pour ton grand cœur, ^{p.37} choses vaines et de peu de valeur. Tous les princes semblables à Djem ne sont que des esclaves lorsqu'ils sont en ta présence ; car chacun, selon son mérite, ses vertus, son esprit ou sa science, reçoit de toi des présents en or et en bijoux. »

Le *Khitay Namèh* a été traduit en turc sous le règne de Murad III (1575—1595) par un auteur qui n'a point fait connaître son nom et lui a donné le titre de *Qanoun Namehi Tchîn ou Khita* (Le livre des lois de la Chine et du Khita). Un certain nombre de détails ont été retranchés dans cette version turque, et des phrases entières dont le sens était assez difficile à saisir ou qui contenaient des mots incompris du traducteur ont été passées sous silence. Cet ouvrage fut accueilli avec faveur ; on en trouve des copies dans quelques-unes des bibliothèques de Constantinople, et une édition en fut lithographiée en 1270 (1853) à l'imprimerie du génie militaire à Topkhanèh. On en tira un fort petit nombre d'exemplaires qui furent tous distribués en cadeau. En Europe,

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

les bibliothèques de Dresde, de Leipzig et de Berlin possèdent chacune un exemplaire manuscrit de cette version.

Hadji Khalfa a tiré de la traduction du *Khitay Namèh* et de la relation de Ghias eddin qui accompagnait l'ambassade de Châhroukh, tous les détails sur la situation intérieure de la Chine, sur son administration, sur les mœurs et les coutumes de ses habitants, qu'il a insérés dans son *Djihan Numa* ¹.

p.38 Ces extraits du *Khitay Namèh* n'avaient point attiré d'une manière spéciale l'attention des orientalistes, lorsqu'un article publié en 1851 dans les comptes rendus des séances de la Société royale des belles-lettres de Saxe par M. Fleischer fit connaître le réel intérêt que présente la relation de la Chine. M. Fleischer a ajouté à ses observations sur l'époque et l'auteur de cet ouvrage, observations sur lesquelles je reviendrai tout à l'heure, la traduction du quatrième chapitre consacré à l'organisation militaire des Chinois ². Enfin en 1876, M. Zenker a, dans le tome XV du journal de la Société orientale allemande (pages 785-805), donné une version et un aperçu succinct de quelques chapitres de la traduction turque du *Khitay Namèh*. Dans une courte introduction, M. Zenker résume l'opinion de M. Fleischer sur l'auteur de cet ouvrage et sur l'époque à laquelle il a été composé.

¹ La description du Khita s'étend de la page 166 à la page 189 du volume du *Djihan Numa* publié en 1145 (1732) par Ibrahim Efendy. Voici les paroles de Hadji Khalfa. *État de l'empire du Khita* :

« Nous résumerons ici pour le faire connaître, la traduction du *Qanoun Namèh* et le journal du voyage du Khita. Le *Qanoun Namèh* est un ouvrage persan divisé en vingt chapitres et composé sous le règne de Sultan Sélim I. Il en a été fait, plus tard, une traduction. Le journal est un opuscule composé par le peintre Ghias eddin que le fils de Timour, Châhroukh, adjoignit à Chady Khadjèh, un des grands personnages de sa cour, envoyé en Chine en 822 en qualité d'ambassadeur. Ghias eddin reçut du prince l'ordre de tenir note, depuis le départ de Hérât jusqu'au retour, de tous les faits et de tous les événements dont il serait le témoin. Il se conforma à cet ordre et revenu dans le Khorassan, il présenta sa relation. Elle a été extraite du *Mathla oussa'adeïn* pour être insérée dans le *Habib oussier*. On en cite une traduction faite de notre temps ».

Ces derniers mots sont une addition de l'éditeur Ibrahim Efendy. Hadji Khalfa était mort en 1685, et la traduction turque du journal de Ghias eddin fut faite, ainsi que le constate la préface mise en tête d'un exemplaire de cet opuscule que j'ai en ma possession, par Tcheleby Zadèh Acym Efendy pour Ibrahim Pacha, gendre et grand vézir du Sultan Ahmed III (1703—1736).

² *Berichte über die Verhandlungen der Kgl. Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig*. Philologisch-Historische Classe. V. Leipzig 1851, pag. 317-327.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

p.39 Après avoir cité dans sa notice l'indication donnée par Hadji Khalfa dans son dictionnaire bibliographique (tome IV, page 501), M. Fleischer repousse avec juste raison l'assertion émise par Hezarfenn Husseïn Efendy dans le VIII^e chapitre de son *Tenqih uttewarikh*. Cet écrivain, après avoir déclaré qu'il a puisé tous les renseignements donnés par lui sur la Chine dans le *Djihan Numa*, attribue la composition du *Khitay Namèh* à un personnage qui aurait vécu sous le règne de Sélim II, fils de Sultan Suleyman (1566—1574). M. Fleischer rejette également et avec autant de raison l'opinion qui donne pour auteur au *Khitay Namèh* le célèbre Aly Qouchtchy : elle a pu naître de la lecture d'une phrase assez mal construite qui se trouve au commencement du récit de Seyyid Aly Ekber.

« Ce qui m'a en outre déterminé à cela, dit celui-ci (il s'agit de la rédaction de son *Khitay Namèh*), c'est que le Sultan défunt Oulough Beik envoya au Khitay le maître Mevlana Aly Qouchtchy avec un lion destiné à être offert en présent, et il dit aux personnes qu'il avait désignées : « Consignez par écrit tout ce que vous verrez et tout ce que vous apprendrez. En effet, tout ce qui a trait à cet empire doit être mis au nombre des merveilles. » Et notre auteur ajoute : « Rapporter ce qui est relatif aux infidèles ne constitue point un acte d'impiété. Le qalender racontera ce qu'il a vu, et, en vérité, son récit contiendra des choses surprenantes. »

p.40 Une règle absolue établie dans les cours orientales obligeait les ambassadeurs à présenter, au retour de leur mission, la relation de tout ce qu'ils avaient observé dans leur voyage. Cet usage a été suivi jusques dans les premières années de ce siècle, et des historiens musulmans nous ont conservé ces textes, soit dans leur intégrité, soit par fragments. On peut donc affirmer qu'Aly Qouchtchy a rédigé une relation de son voyage en Chine ; mais, à ma connaissance, elle n'est point parvenue jusqu'à nous. Son petit-fils Hafiz Mohammed Thachkendy l'a peut-être insérée dans son histoire du Khita, publiée dans la première moitié du XVI^e siècle, et nous en connaissons les

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

détails si, un jour, ce livre vient à être retrouvé. M. Fleischer, à la fin de sa notice, tout en entourant son opinion des réserves les plus sages et les plus expresses, croit pouvoir assurer que le *Khitay Namèh* a été écrit à la fin du XV^e siècle par un auteur ayant à sa disposition des documents anciens remontant à l'époque de Marco Polo et à celle d'Ibn Batouta.

L'existence du manuscrit autographe de l'auteur dans la bibliothèque d'Achir Efendy ne laisse plus subsister de doutes, ni sur son nom, ni sur l'année pendant laquelle il a mis la dernière main à son ouvrage. Je ne crois pas, en outre, qu'il ait connu d'autre document sur la Chine, que le journal d'Aly Qouchtchy.

Le récit de Seyyid Aly Ekber excite l'intérêt par son exactitude et par sa sincérité ; mais le style est loin d'en être correct. La construction des phrases dénote la plume d'un habitant de l'Asie Centrale, ayant plutôt l'habitude d'écrire en turc oriental qu'en persan. Les mêmes faits, les mêmes ^{p.41} idées, les mêmes réflexions sont énoncés plusieurs fois dans un même chapitre ; certains mots sont répétés dans une seule période ; des expressions sont détournées de leur sens réel ; d'autres sont empruntées au dialecte vulgaire ou à la langue turque. La narration est quelquefois entrecoupée de citations poétiques empruntées aux œuvres de Attar, de Saady, de Djelal eddin Roumy et de Mahmoud Chebistery. Seyyid Aly Ekber y a aussi intercalé des pièces de vers dont il se déclare l'auteur ; elles ne brillent, ni par la richesse de l'invention, ni par l'élégance de la forme.

Malgré les défauts très réels du style, le *Khitay Namèh* n'en constitue pas moins le document le plus important qu'un voyageur musulman ait écrit, au XVI^e siècle, sur la Chine. Sans parler du très maigre récit de Hadji Mehemet recueilli par Ramusio, ni de celui du derviche inséré dans une lettre de Busbecq, on ne saurait lui comparer ni l'opuscule de Seïfy Tcheleby, ni la relation rimée des aventures de Ghinay.

Si la lecture de ces trois chapitres du *Khitay Namèh*, ne semble pas dépourvue d'intérêt, j'entreprendrai plus tard, la publication du texte entier, et j'y joindrai les renseignements épars dans les auteurs arabes

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

et persans. Ils démontreront l'activité des relations entre l'Orient et l'Occident de l'Asie et l'influence réciproque exercée sur l'esprit, l'industrie et les arts de ces vastes contrées qui furent, pendant si longtemps, le siège d'une civilisation raffinée et d'une prospérité qui excite aujourd'hui notre étonnement.

J'ai reproduit le texte persan tel qu'il nous est donné dans le volume autographe de l'auteur ; je l'ai traduit aussi ^{p.42} exactement qu'il m'a été possible ; j'ai conservé des répétitions et des redondances qui choqueront certainement le lecteur. Enfin, je n'ai ajouté à la traduction que les seules notes empruntées aux ouvrages européens qui confirment les assertions de Seyyid Aly Ekber Khitay.

@



TROIS CHAPITRES DU KHITAY NAMÈH
DE SEYYID ALY EKBER KHITAY

CHAPITRE I

Des routes qui, des pays de l'islamisme, conduisent au Khitay

@

p.43 Il y a trois routes de terre qui conduisent au Khitay ; l'une est celle du Kachmir, l'autre celle de Khoten, la troisième celle de la Mogholie. Les routes du Khoten et du Kachmir traversent des contrées bien peuplées où l'on trouve en abondance de l'eau et des fourrages, excepté sur une étendue de quinze journées de marche ; mais là même, à chaque station où l'on s'arrête, on voit jaillir l'eau, après avoir creusé le sol à la profondeur de la taille d'un homme, plus ou moins ; en certains endroits, il suffit de faire une excavation d'une coudée. La route de la Mogholie, c'est-à-dire, du royaume de Djaghatay, est fort bonne.

L'émir Timour avait l'intention de la suivre, et il avait donné l'ordre de construire, à chaque étape, un fort qui p.44 aurait reçu une garnison de plusieurs milliers d'hommes. Ces soldats auraient cultivé les terres voisines et amassé des approvisionnements de blé de façon à assurer la subsistance des troupes de passage. La mort ne lui permit pas d'exécuter ce projet ; à son heure dernière, il exprima le regret d'avoir négligé la conquête des pays occupés par les infidèles, tels que le Khitay, la contrée des Ouïgours, celle des Qalmaq et le Tibet, et d'avoir tiré l'épée contre les princes musulmans. Il rendit l'âme en exhalant ces regrets.

Mesnevy. « Celui qui voyait le monde soumis aux ordres scellés de son sceau, devint sous la terre une matière semblable à la toutia. Celui qui, assis sur la voûte du firmament, répandait le sang à flots, fut promptement anéanti sous la poussière du tombeau. »

Il faut trois mois de marche pour arriver des rives du Djihoun aux frontières du Khitay, Chaque journée de marche représente un *menzil*

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

ou station qui formerait deux étapes pour les troupes victorieuses de Sa Majesté Impériale se dirigeant sur la ville frontière de Sektcheou ¹.

On a construit à Sektcheou une citadelle extrêmement forte ; en dehors de la ville, on a creusé un fossé et élevé une muraille flanquée de tours qui environne le Khitay sur une étendue de plusieurs mois de marche. C'est à partir de cette ville que l'on compte les stations où l'on s'arrête quand ^{p.45} on veut se rendre dans les autres villes ou dans les autres places fortes. C'est aussi là que l'on commence à rencontrer les tours de garde bâties sur les hauteurs et dans les terres basses, sur les montagnes et dans les plaines ; elles sont en vue les unes des autres, et de nombreuses sentinelles veillent sur leur sommet. Si un ennemi vient à paraître, elles signalent son approche : pendant le jour, en faisant de la fumée, la nuit, en allumant des feux. On est ainsi informé en un jour de nouvelles qui, par un autre moyen, ne seraient connues qu'au bout d'un mois. Particularité singulière ! Les gardiens savent reconnaître à quelle nation appartiennent les gens armés qu'ils voient au loin.

Si l'ennemi vient du côté de l'orient, ils allument un feu ; deux s'il vient du nord, trois s'il vient du sud et quatre s'il vient de l'occident ².

L'empereur fournit les vivres à ces gardiens, et leurs provisions leur sont remises chaque mois. Je parlerai de la situation de ces gens dans le chapitre consacré aux prisons. Des sentinelles sont de garde jour et nuit au haut de ces tours ; elles font résonner des cloches, et elles battent du tambour. Ces tours n'ont point d'escaliers ; on en descend et

¹ « So-tcheou-fou, nom d'un district et de son chef-lieu au nord du Chen-si et du Kansou. » Biot, *Dictionnaire des noms anciens et modernes des villes et arrondissements compris dans l'empire chinois*. Paris, 1842, page 185.

« So-tcheou est également forte et le gouverneur est très puissant. Elle est divisée en deux parties ; l'une est habitée par les Chinois et l'autre par des étrangers qui y demeurent pour leur trafic. » J. B. Du Halde, *Description géographique, etc. de l'empire chinois*. Paris, 1735, in-fol., tome I, page 207.

² L'usage de ces signaux en temps de guerre remonte, en Chine, à une haute antiquité. « C'étoit une coutume sous la dynastie des Tcheou, lorsqu'il arrivoit quelque trouble considérable qui demandoit un prompt secours, d'allumer de grands feux sur les montagnes : on battoit la caisse partout jusque dans les plus petits hameaux. À ces signaux, les princes voisins, qui les communiquoient successivement aux plus éloignés, rassembloient des troupes toujours prêtes à marcher au premier ordre et se rendoient eux mêmes à la cour. » [Histoire générale de la Chine ou annales de cet empire, trad. du Tong-Kêen-Kang-mou, par le père de Moyriac de Mailla. Paris, 1777, tome II, page 49.](#)

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

on y monte au moyen d'échelles de corde. L'ennemi ne peut rien contre la garnison, car elle est bien pourvue d'eau, ^{p.46} de vivres et d'armes, telles que pierres et mousquets. Ils lancent, chassés par la poudre des mousquets, des traits en bois longs de quatre doigts et munis d'une pointe de fer trempée dans un liquide empoisonné.

Les habitants du Khitay, petits et grands, savent fabriquer la poudre à canon ; les feux d'artifice sont, en ce pays, un divertissement général. Les centaines de milliers de soldats qui forment l'armée savent tous manier un mousquet et servir un canon ; ils sont tous bien équipés et rompus aux exercices dont je parlerai en leur lieu.

@

CHAPITRE VII

Des prisons du Khitay ; que Dieu nous en préserve ¹ !

@

Il existe à Khan Baligh deux prisons dont l'une porte le nom de Chin pou, l'autre celui de Kim pou. Dans cette dernière, les prisonniers sont traités avec la plus extrême rigueur et chargés de lourdes chaînes ; il est rare qu'ils en sortent vivants. Dans le Chin pou, le régime est moins dur et les chaînes sont plus légères ; le plus grand nombre de ceux qui y sont enfermés en sortent vivants et sains et saufs. Dans ces deux prisons, les femmes sont séparées des hommes. ^{p.47} L'étendue des bâtiments fait ressembler chacun de ces lieux de détention plutôt à une ville qu'à une prison dont il porte le nom. À l'extérieur, se trouvent des tribunaux où l'on examine et où l'on établit la nature du délit de l'inculpé ; on constate sa culpabilité, et on rédige un rapport sur les circonstances qui ont motivé son arrestation ; ce rapport est soumis à l'empereur et le coupable est incarcéré.

Lorsque l'on arrive à la porte de la prison, on trouve, en outre des portiers, trois fonctionnaires qui prennent note, par écrit, des noms des criminels, des motifs et de la date de leur arrestation. Les Chinois ne connaissant d'autre empire que celui du Khitay, on demande au coupable de quelle province il vient. On consigne par écrit sa réponse ainsi que la date de sa naissance ; s'il l'ignore, on lui ouvre la bouche comme on le fait aux chevaux, et l'on établit son âge d'après l'état de ses dents ; on lui applique ensuite sur la figure un sceau frotté d'encre, et on le fait entrer en prison. L'empire du Khitay se composant de douze gouvernements, la prison est divisée en douze sections dont

¹ J'ai fait choix de ce chapitre à cause des observations et des impressions personnelles de Seyyid Aly Ekber pendant son séjour dans la prison de Chin pou. On peut comparer ce chapitre avec celui que l'abbé Grosier a consacré aux lois et à la procédure criminelle en Chine. *Description générale de la Chine ou tableau de l'état actuel de cet empire.* Paris, 1785, in-4°, pages 472-481.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

chacune est assignée aux gens de la même province, et tous les individus arrêtés sont incarcérés dans la section portant le nom de la province dont ils sont originaires et qui forme un bâtiment séparé et solidement construit.

Si un individu se rend coupable d'un acte de violence, on arrête pour un seul délinquant, dix ou quinze personnes de ses parents et de ses proches, hommes et femmes, et on les conduit en prison, la chaîne au cou. Tout individu condamné par un tribunal quel qu'il soit ayant constaté une faute avérée, est conduit en prison, chargé de chaînes : p.48 lorsqu'il doit être remis en liberté, on le fait comparaître devant ce même tribunal et on le relâche. C'est par troupes que l'on incarcère les gens, et c'est par troupes qu'on les délivre de captivité. Dans tout l'empire du Khitay, aucun fonctionnaire ni aucun officier de police n'oserait exiger une seule pièce de monnaie au détriment de l'empereur. Les amendes que l'on impose à un coupable consistent en riz blanc ; les membres de sa famille et même les femmes doivent aussi donner quelques mesures de blé ou de millet. Telle est dans le Khitay la nature des amendes ; il n'est point de règle de les faire payer en or.

Lorsque l'on amène un coupable qui doit être emprisonné, on lui demande de quelle province du Khitay il est originaire. Sur sa réponse, on le conduit à la section destinée à recevoir ses compatriotes. Les Chinois s'imaginent que toute la terre depuis l'Orient jusqu'à l'Occident est soumise à l'autorité du Khâqan et qu'il n'y a dans le monde entier d'autre empire que le leur.

Voici l'aventure qui nous est arrivée. Nous étions douze personnes qui nous étions rendues à Khan Baligh auprès du Khâqan de la Chine. Un de nos compagnons, homme grossier, eut, par hasard, une rixe avec un Tibétain ; on nous chargea de chaînes, nous tous qui étions innocents de cette faute, et on nous conduisit en prison. Par une grâce particulière de Dieu, on ne donnait pas la bastonnade aux étrangers et on ne leur appliquait pas la torture ; on ne les condamnait pas non plus à payer des amendes. Quand on nous mena en prison, nous qui n'avions commis aucun délit, on nous enferma dans la section réservée aux gens de la p.49

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

province de Cheng si. À notre entrée, on nous fouilla afin de ne nous laisser ni or, ni argent, ni aucun autre objet. On nous dit que c'était une règle toujours suivie chez eux. On nous conduisit à celle des douze sections où nous devions être enfermés, et nous fûmes fatigués du chemin que l'on nous obligea de faire dans l'intérieur de la prison pour arriver à destination. Pendant le trajet, nous remarquâmes différents tribunaux ayant une double façade, et disposés pour recevoir les déclarations des inculpés. Dans chacun de ces tribunaux siégeaient trois mandarins de haut rang, l'un à la place d'honneur, les deux autres à ses côtés. Le premier procède aux interrogatoires : celui qui se tient à sa droite est l'*émin* ou assesseur et celui qui est assis à sa gauche est le *divan* ou greffier. Ces trois mandarins sont des personnages considérables, car ils doivent à leur science profonde et à l'estime qu'ils ont su inspirer les fonctions qu'ils sont appelés à remplir dans les prisons. Tous ces tribunaux à double façade ont le même nombre de mandarins.

Des jardins, des bosquets et des vergers dépendent des tribunaux. Ils sont réservés aux fonctionnaires qui passent quelques instants à se reposer, à boire et à se divertir dans ces parterres, à l'ombre des arbres.

Chaque jour, le matin, à l'heure où l'audience de l'empereur est levée, tous les mandarins dans l'empire du Khitay se rendent à leurs tribunaux pour prendre connaissance des affaires urgentes. Aucun d'eux n'oserait venir en retard ou manquer à ce devoir.

Lorsque les mandarins des prisons, après être restés quelque temps dans les jardins, prennent place à leur ^{p.50} tribunal, ils font comparaître devant eux, selon leur degré de culpabilité, les accusés enfermés dans les prisons. Les uns sont relâchés, les autres condamnés à la torture ou à la bastonnade ; quelques-uns sont chargés de chaînes bien différentes de celles qui sont en usage dans ce pays-ci (la Turquie). On passe au cou de certains d'entre eux des plaques de plomb ; on fixe au cou de plusieurs autres des planches comme celles d'un cercueil. On attache aux pieds de quelques misérables des entraves de plomb. On en voit qui sont suspendus par les cheveux et dont les doigts des mains sont appliqués sur des plaques brûlantes, ou bien qui ont des clous

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

enfoncés dans la partie interne des cuisses. D'autres reçoivent la bastonnade sur les deux côtés des cuisses, à droite et à gauche. La cruauté de ces supplices leur faisait perdre connaissance à tous, et nous supposons qu'ils avaient rendu le dernier soupir.

Vers. « Si tu restes pendant cent ans en enfer, tu n'éprouveras de la part de Malik que de mauvais traitements. Puisque ce bas monde est une geôle pour les vrais croyants, n'y séjourne pas à l'exemple des voleurs ; puisque tu reconnais que cette terre est une prison pour les fidèles, celui qui n'en fait pas l'objet de ses désirs est seul le vrai croyant. Réfléchis à ton origine ; tu dois comme nous désirer la vie éternelle ; voici la voie qui t'y conduira. Ce monde doit-il être ta patrie ? mais tu n'y es venu que pour y travailler pendant deux ou trois jours. Si tu crois qu'il est pour toi comme le paradis, sois certainement convaincu que tu n'es qu'un infidèle et c'est la condition la plus affreuse. Si tu es parvenu à la connaissance de la vérité, tu dois être persuadé ^{p.51} que tu es ici bas dans un cachot, les pieds chargés d'entraves. Fais tous tes efforts pour t'échapper, car c'est dans l'autre monde que tu trouveras la vie. La connaissance approfondie de la religion sera pour toi la source de la vie de l'âme ; si tu te rends compte de cela, tu sauras que la vérité est là. Personne ne peut se réjouir d'être enfermé dans un cachot ; celui qui s'y plaît ne peut être qu'un ignorant. Si tu meurs dans cette prison, sans avoir connu tes devoirs, tu seras condamné à l'avilissement et au séjour de l'enfer. Fais tous tes efforts ! tâche de sortir de cette geôle. Tant que tu seras plongé dans l'ignorance (des devoirs de la religion) tu gémiras dans la captivité. »

Nous autres qui étions innocents, nous avons le spectacle de ces tribunaux, de ces jardins et de ces vergers, et nous voyions les magistrats. Il passait devant nos yeux une foule de gens que l'on conduisait aux tribunaux ou que l'on entraînait pour leur appliquer toutes sortes de tortures. Témoins de ces choses extraordinaires, nous marchions tout tremblants et saisis de crainte. Nous comparûmes enfin devant un tribunal, le plus important de tous ceux qui étaient dans la prison, et les magistrats qui y siégeaient étaient considérés comme l'expression des paroles mêmes du Khâqan. Il était réservé pour

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

connaître des fautes commises par les officiers attachés au service particulier du Khâqan. Nous jouissions du même privilège qu'eux, parce que dans la salle d'audience du Khâqan, on nous plaçait non loin de son trône, et pour ce motif, nous étions traités comme ses officiers.

Lorsque nous fûmes introduits dans le tribunal, nous nous assîmes en face des juges, parce que ceux-ci nous ^{p.52} considéraient comme des gens grossiers et sauvages, et desquels on ne doit exiger ni politesse, ni égards, ni respect, ni observation des rites. À leurs yeux, leur pays est le seul qui soit civilisé. On nous mit les fers aux pieds et aux mains lorsque nous prîmes place ; on nous conduisit ensuite à notre prison. À la porte, on nous fouilla encore ; on examina nos chaussures et nos manches, dans la crainte que nous n'y eussions caché quelque arme, de l'or ou des objets de prix. Puissent ceux qui entendent ce récit voir loin d'eux un pareil malheur ! Nous passâmes, lorsqu'on nous emmena, entre deux rangées de longues galeries couvertes et nous vîmes un grand nombre de malheureux plongés dans des cachots, couchés sur le ventre et attachés sur des planches au moyen de quatre et cinq clous. Les chaînes dont leurs pieds et leurs mains étaient chargés étaient, à leur extrémité, fixées à ces clous ; leur tête était assujettie par leurs cheveux et de façon à la rendre immobile ; on avait fait passer leurs pieds à travers des planches. D'autres, couchés aussi sur le ventre, avaient le haut du corps entouré de chaînes d'une longueur de cent coudées, et l'on pouvait craindre que les os de leur poitrine ne fussent brisés. Tous ces infortunés faisaient retentir l'air de leurs cris.

Des criminels garrottés et enchaînés étaient enfermés dans des caisses. Dieu est témoin de la vérité de ce que j'avance ; je ne me livre à aucune exagération, je ne rapporte que des faits réels.

Les malheureux qui sont enfermés dans des caisses sont ceux qui se sont rendus coupables du meurtre de leur père ou de leur mère. Ces caisses ont une forme triangulaire ; ^{p.53} elles sont très basses et très étroites ; elles ont une coudée de hauteur. Grand Dieu ! comment avait-on pu faire tenir ces misérables dans un si petit espace ! On enleva le dessus de l'une de ces caisses, et je vis un homme dont les

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

membres avaient été rongés par les entraves et par les chaînes : on avait usé de force pour le faire entrer dans un espace aussi resserré et pour l'y renfermer et faire tenir sa tête au niveau de ses membres ; on devait croire que ses os à force d'être comprimés étaient devenus aussi mous que sa chair. Lorsque l'on ouvrit cette caisse, un homme chargé d'entraves et de chaînes se dressa sur son séant : son aspect était si effrayant qu'il fit sur nous la plus vive impression.

J'ai dit que l'on nous avait chargés de chaînes ; nous les gardâmes pendant cinq jours. Au bout de ce temps, on apporta un rescrit du palais ; l'empereur donnait l'ordre de nous les enlever et de nous en débarrasser complètement.

« Ces étrangers, était-il dit dans ce rescrit, n'ont jamais subi un châtement pareil et ils n'ont pas la force de le supporter. »

On nous enleva donc sur le champ nos entraves et nos chaînes et nous eûmes, dans notre prison, la liberté de nos mouvements.

On nous fit voir, par une ouverture semblable à une fenêtre grillée, les femmes qui étaient détenues. Nous nous informâmes de leur nombre auprès d'un portier ; il nous répondit que le Chin pou en renfermait quinze mille.

Notre captivité dura vingt-six jours. Que Dieu préserve ceux qui m'écoutent d'un malheur pareil au nôtre ! Pendant ce temps, presque chaque jour, on faisait sortir de nombreux ^{p.54} prisonniers : on les conduisait dans les différents quartiers de Pékin ; on faisait une enquête sur leur conduite, et on les punissait selon le degré de leur culpabilité établie par les tribunaux. Nous étions témoins de la rigueur avec laquelle ils étaient châtiés et je m'imaginai que nous aussi nous allions recevoir la mort dans cette prison.

Grâce à Dieu, nous ne fûmes ni bâtonnés, ni mis à la torture, car on faisait subir ces supplices seulement aux Chinois que l'on amenait. Que Dieu nous en préserve !

La ville de Khan Baligh est tellement grande qu'il nous fallut marcher une journée pour arriver au tribunal du quartier où avait été commis le

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

crime (pour lequel nous avons été arrêtés) ; un jour fut consacré à l'enquête que l'on fit sur notre compte, et nous employâmes une journée pour revenir à la prison.

Lorsque le moment de notre délivrance approcha, on nous fit comparaître devant des juges qui siégeaient à l'intérieur de la prison. Que Dieu me garde de les comparer aux nôtres ! Jamais la beauté des jardins et des vergers au milieu desquels s'élevait le tribunal où nous comparûmes ne sortira de ma mémoire. Lorsque nous fûmes conduits en présence de ces juges, on leur remit les dépositions faites à notre sujet et recueillies dans les tribunaux des quartiers de Khan Baligh. Elles étaient écrites en caractères chinois sur des feuilles de papier de Chine de la grandeur d'une natte qui sert à faire la prière. On donnait dans ces rapports le nom de celui qui avait commis l'acte de violence ; on ajoutait qu'il avait avoué son crime, que ses compagnons étaient ses complices et que pour ces motifs, ils ^{p.55} avaient tous été arrêtés avec le criminel, enchaînés et emprisonnés.

Ces juges, que je suis loin de comparer aux nôtres, étaient des vieillards qui, après avoir rempli des emplois administratifs, avaient été investis de ces fonctions à cause de leur complète et parfaite connaissance des lois et des règlements. Ils devaient leur situation à leur science et à leur pratique des affaires. La plus haute fonction que peuvent remplir les magistrats chinois est celle de chef des tribunaux des prisons, car la charge qui donne le droit d'enchaîner, d'incarcérer et de condamner à la peine capitale, est considérée comme la plus importante. C'est grâce à l'observation de ces lois qu'on réussit à gouverner le Khitay.

Lorsque ces vieillards, remplis d'expérience et de maturité, eurent pris connaissance des papiers qui leur furent remis et qu'ils se furent rendus compte de ce qui nous concernait, ils nous dirent :

— Vous êtes innocents ; mais votre compagnon a frappé à coups de bâton un Tibétain et a occasionné sa mort. C'est un méchant homme. Vous payerez chacun une amende de trois mesures de millet. Quant au meurtrier, nous lui appliquons, par

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

notre sentence, la peine du talion. Il sera, au bout de trois ans, puni de mort, et jusqu'à cette époque, il sera retenu ici. Quant à vous, vous serez très prochainement rendus à la liberté.

Les juges rédigeaient leur jugement et l'expédiaient au palais de l'empereur. Le lendemain la réponse impériale arriva ; elle ordonnait de détenir le meurtrier et de nous relaxer, car à Khan Baligh toutes les affaires de grande et de minime importance sont soumises au Khâqan. Dans les provinces, ^{p.56} elles sont portées devant les eunuques qui en sont les gouverneurs. Si le cas a peu de gravité, ceux-ci en décident ; si l'affaire est de grande conséquence, ils en réfèrent au Khâqan qui en prend connaissance et on agit selon ses ordres.

Lorsque les prisonniers sont sur le point d'être relâchés, après avoir été longtemps enchaînés et traités avec une extrême rigueur, on les conduit par troupes dans les marchés et dans les rues fréquentées. On leur passe autour du cou des colliers formés de plaques de plomb fondu ; on leur met aux mains et aux pieds des entraves en fer, et on les suspend par dessous les aisselles, de telle façon que leurs pieds ne touchent pas la terre. On leur fait subir ces supplices pour inspirer de la terreur au peuple : s'ils ont, pendant un mois, la force de supporter ces tourments et de conserver la vie, on leur rend la liberté après leur avoir donné cent coups de bâton sur les fesses. Les Chinois ont pour règle de donner la bastonnade aux hommes après les avoir dépouillés de leur pantalon ; les femmes, lorsqu'elles sont battues, conservent le leur. Ils infligent aussi des amendes : elles consistent en un certain nombre de mesures de riz blanc, de blé ou de millet. Si l'individu qui est condamné n'a pas le moyen de payer, il est contraint, pour expier sa peine, de rester pendant quelques années dans une tour de garde ou bien d'être veilleur de nuit ou agent de police. À l'expiration de son temps de service, il se présente devant le préfet de police de la ville et, par une requête, il lui fait connaître sa situation. Celui-ci, après en avoir pris connaissance, lui fait appliquer cent coups de bâton sur les fesses et lui remet un papier constatant sa mise en liberté.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

p.57 Les amendes en Chine sont de la nature que je viens d'expliquer. Il n'est point de règle de les faire payer en or ou en argent. Lorsqu'on relâche des prisonniers, ils sont remplacés par d'autres auxquels on fait subir les mêmes traitements que ceux dont je viens de parler : il y a une grande variété de supplices.

Dans toutes les villes du Khitay, dans les marchés, dans les carrefours, dans les rues et sur les routes, on voit des criminels qui sont enfermés et torturés dans les postes de police. Quand les prisonniers sont conduits au dehors pour subir ces tourments, ils en manifestent de la joie, car ils savent que le moment de leur délivrance est proche.

Les prévenus qui sont incarcérés dans les grandes prisons comparaissent le jour même, sans qu'il y ait le moindre délai, devant les tribunaux : on fait une enquête sur leur conduite ; ils sont bâtonnés et mis à la torture et leurs aveux sont recueillis. Chaque accusé est soumis à son tour une fois par mois, à un interrogatoire (il se renouvelle donc douze fois dans l'année), et ses réponses sont consignées à ces différentes reprises par écrit. Au Khitay l'administration des prisons est considérée comme celle qui a le plus d'importance. Le Khâqan demande continuellement des renseignements sur l'état des détenus.

Lorsque nous étions dans la prison de Chin pou, il y mourut, en un seul jour, trois prisonniers par suite du poids des chaînes dont ils étaient accablés et des mauvais traitements qui leur avaient été infligés. Toutes les fois qu'un prisonnier meurt, le Khâqan en est informé par un rapport. L'empereur envoya, en conséquence, un rescrit conçu en ces p.58 termes :

« La mort de ces trois personnes en un seul jour doit avoir pour cause la négligence apportée dans l'administration de la prison.

Les mandarins furent saisis de crainte ; ils entrèrent tous ensemble dans les cachots et visitèrent tous les prisonniers ; ils firent mettre à quelques-uns des chaînes moins lourdes ; d'autres en furent

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

débarrassés complètement, et d'autres enfin obtinrent une nourriture plus abondante.

L'empereur fournit une fois par jour un repas aux détenus ; ceux qui ont des parents reçoivent de ceux-ci leur subsistance. Elle leur est apportée dans des corbeilles marquées de certains signes et portant une adresse écrite. On dispose ces corbeilles en tas au milieu de chaque prison. Personne ne serait assez hardi pour commettre la moindre fraude, et celui qui ferait tort à un autre de la valeur d'un pois chiche serait considéré comme voleur et félon. Chaque jour, on accorde par deux fois quelques instants de liberté aux prisonniers, pour qu'ils puissent satisfaire leurs besoins naturels et prendre leur nourriture. Il faut alors que chacun reconnaisse la marque et l'adresse mises sur chaque corbeille et enlève la pitance qui lui est destinée. Le repas terminé, on remet les chaînes aux détenus et on les reconduit en prison.

Le Khâqan est constamment mis au courant de la situation de tous les prisonniers, car chacun d'eux comparait une fois par mois devant le tribunal pour y être l'objet d'une enquête. Un rapport rédigé par les greffiers et dans lequel on rend compte de l'état de chaque individu, de ses aveux et de ses dénégations, est soumis à l'empereur une ^{p.59} fois par mois : on y fait connaître le genre des tortures infligées, la durée de l'enquête, enfin tout ce qui est relatif au détenu. Cette règle permet à l'empereur de connaître le nom de tous ceux qui sont incarcérés, hommes et femmes, et d'être instruit et informé de tout ce qui les concerne. Les rapports et les registres des tribunaux extérieurs et ceux émanant des tribunaux des provinces de toute la Chine sont conservés dans le palais intérieur de l'Empereur. Grand Dieu ! Quelles lois et quelle observation des rites ! C'est au respect et à la vénération qu'ils ont pour les lois que les Chinois doivent, depuis des milliers d'années, la stabilité de leur empire ; c'est grâce à ces sentiments qu'ils n'ont jamais été subjugués par leurs ennemis. Personne, ni enfant de sept ans, ni vieillard de soixante-dix ans, ni pauvre, ni prince, n'oserait transgresser la loi, ou apporter le moindre retard dans son exécution.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Le Khâqan du Khitay tient tous les ans une audience pour examiner le procès des criminels qui ont mérité la mort. Les meurtriers, au nombre de plusieurs milliers, sont introduits, dix par dix, tenus par la main par les bourreaux qui les interpelle chacun par son nom ; on les fait sortir après qu'ils ont fait l'aveu de leurs crimes.

Ce n'est point commettre un acte d'impiété que de rapporter ce que font les infidèles ; je dois donc faire savoir que les païens du Khitay ont pour le souverain une telle vénération, qu'ils l'adorent comme un dieu. Ils disent, puisse ce blasphème être détourné de ceux qui m'écoutent ! qu'il y a trois cents dieux et que le Khâqan est l'un d'eux. Un Dieu unique qui est Allah a créé ces trois cents divinités. ^{p.60} Telles sont leurs doctrines impies et mensongères. Cette croyance au caractère divin de l'empereur leur enlève toute assurance pour mentir ou nier leurs crimes.

Il est cependant avéré que le Khâqan ne partage pas ces croyances. Il n'adore qu'un seul Dieu unique ; quelques-unes de ses actions le prouvent et j'ai mentionné ce fait ailleurs.

Les aveux faits tous les mois par les criminels coupables de meurtre ne leur permettent pas de nier les forfaits qu'ils ont confessés devant les tribunaux dans les enquêtes faites sur leur compte dans l'espace de trois ans. Les rapports sont soumis au Khâqan qui connaît ainsi par leurs noms les criminels qui sont en prison, et spécialement les assassins qui chaque année ont comparu en sa présence, et lui ont fait l'aveu de leurs méfaits. À l'expiration de la période de trois ans, l'empereur appose son seing à l'encre rouge sur les rapports qui lui ont été présentés pendant cet espace de temps. Lorsque cette période est arrivée à son terme, il donne l'ordre d'exécuter les criminels, et, le jour du supplice, on met sur la tête de plusieurs milliers de condamnés des marques d'étoffe rouge ; puis on les fait sortir du palais par troupes, pour les conduire au lieu de l'exécution. Il y a un jour fixé dans l'année pour l'application de la peine capitale : le calendrier le fait connaître dans toutes les provinces. La coutume de mettre à mort pendant le jour était observée dans tout le Khitay depuis plusieurs milliers d'années ; mais vers l'an 902 (1496), une grande famine sévit dans le Cheng si,

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

une des douze provinces de la Chine, et fit périr un grand nombre d'habitants. On chercha un moyen de conjurer ce fléau. Des ^{p.61} sages conseillèrent de procéder dorénavant aux exécutions capitales pendant la nuit, au lieu du jour. On inflige donc la peine de mort, en une seule nuit, dans toute l'étendue de la Chine, et particulièrement à Khan Baligh, à plusieurs milliers de criminels. Le matin, le peuple est témoin du spectacle de misérables dont tous les membres ont été coupés et séparés du corps ; d'autres ont eu la tête tranchée et leurs corps ont été mis en monceaux ; quelques-uns ont été dépecés en morceaux ; d'autres ont été écorchés et pendus la tête en bas. Chaque catégorie de criminels subit un supplice différent.

Une particularité des plus étranges est la suivante : après l'exécution, les têtes de plusieurs milliers de condamnés sont, après avoir été détachées du corps, serrées séparément dans de petites caisses, avec un écriteau faisant connaître que la tête est celle d'un tel, habitant tel quartier. On donne son nom, on indique ce qu'était son père ; on mentionne le crime qu'il a commis et la durée de son emprisonnement. On fait connaître le nom des juges qui, tous les mois, ont procédé aux interrogatoires, ainsi que les aveux qu'il a faits, tous les ans, en présence du Khâqan. Cette pancarte, relatant tous ces faits, est attachée au cou du criminel, et après sa mort, elle est mise avec soin dans la petite caisse qui renferme sa tête ; celle-ci est pendant trente ans gardée dans un magasin. Si, pendant ce laps de temps, quelqu'un fait appel en disant : Un tel, mon parent, a été injustement mis à mort, on tire, sur l'ordre du Khâqan, la tête du magasin, et on prend connaissance de ce qui est écrit sur la pancarte afin d'examiner sa réclamation.

^{p.62} Au bout de trente années, il y a prescription ; aucun appel n'est pris en considération et toutes les têtes sont jetées dans la mer.

On voit dans le Khitay bien des choses singulières du même genre ! Tous les ans on fait évacuer en une seule fois les prisons par les détenus qui y sont restés pendant trois années. Les uns sont envoyés à la mort, d'autres sont relégués aux tours de garde, d'autres enfin sont

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

constitués veilleurs de nuit ou agents dans les postes de police. Quelques-uns sont conduits chargés de chaînes dans les marchés, dans les rues, sur les routes et dans les carrefours, et ils y subissent des tortures et des châtiments extraordinaires, afin de servir d'exemple au peuple, et de lui inspirer une terreur salutaire, ainsi que je l'ai dit plus haut.

@

CHAPITRE XV

Des étrangers qui sont venus au Khitay et qui s'y rendent encore des différentes parties du monde

@

Les personnes qui, des pays de l'islamisme, se rendent au Khitay par les routes de terre, doivent absolument être revêtues du caractère d'ambassadeur. Les Chinois mettent sur le même rang le villageois et l'habitant d'une grande ville, un officier subalterne et un puissant monarque, un négociant et un esclave. Ils ne connaissent dans l'univers p.63 d'autre empire que le Khitay et d'autres dignitaires que les leurs.

Les gens qui viennent par terre amènent des chevaux et apportent des diamants, des étoffes de laine, du drap, c'est-à-dire de l'écarlate de Venise, du jade et du corail. Ils conduisent aussi avec eux des lions, des onces et des loups-cerviers. Toutes les marchandises que nous venons de citer sont de bonne défaite au Khitay. Les Chinois reçoivent aussi volontiers les chevaux de somme qu'ils donnent aux soldats chargés de la garde de la frontière. Les chevaux de prix sont conduits avec leurs maîtres à Khan Baligh ¹. On les fait accompagner par douze domestiques qui les mènent d'étape en étape, pendant une distance de cent journées de marche. Six de ces domestiques portent des lanternes de toutes couleurs, suspendues à l'extrémité de bâtons peints et couverts de dessins ; ils marchent devant et derrière le cheval ; des six autres, trois se tiennent à gauche et trois à droite. Un lion est conduit

¹ Le père Amiot, dans le tome XIV (p. 241-248) des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, les mœurs et les usages des Chinois*, a donné la traduction de quelques lettres présentées à l'empereur par des musulmans se disant envoyés par leurs souverains. Leur contenu confirme toutes les assertions de Seyyid Aly Ekber Khitay. Ils offrent des chevaux alou kou (*oulagh*, cheval de poste) et des chevaux de l'Occident ; des pièces de sou fou (*souf*, étoffe de laine), des diamants, du jade, des lions, des léopards. Ils demandent en échange de leurs cadeaux, des pièces de satin et de brocard, de la porcelaine bleue, du thé et des remèdes chauds. Je me propose de donner plus tard, le texte persan de ces suppliques tel qu'il a été transcrit par les secrétaires du bureau des interprètes de Pékin et de rétablir les mots défigurés par les Chinois.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

avec dix fois plus de pompe qu'un cheval. L'once et le loup-cervier ne représentent que la moitié de la valeur d'un lion. On fait franchir ainsi à ces animaux la distance de cent journées de marche.

p.64 On reçoit en échange d'un lion trente caisses de marchandises : chaque caisse contient mille pièces d'étoffes, satins, velours et payberk, des étriers en fer, et des vêtements en brocard d'or ; on ajoute des ciseaux, des couteaux et des aiguilles. Il y a un paquet de chacun de ces objets. On donne quinze caisses semblables pour un once et un loup-cervier, et, pour un cheval, le dixième de ce qui est accordé pour un lion. Les gens reçoivent, en outre, huit habillements doublés en soie et on revêt chacun d'eux de trois robes de différentes couleurs que l'on place l'une sur l'autre. Chacune de ces robes a une telle ampleur que l'on en pourrait faire deux. La largeur de l'étoffe employée est d'une brasse ; on donne aussi des bottes et autres objets. Ces vêtements sont livrés en dehors du prix fixé pour la valeur des présents reçus. Ces cadeaux sont faits à chaque musulman par le Khâqan qui, de notre temps a, par la volonté de Dieu, embrassé l'islamisme, bien que ses ancêtres, qui ont régné pendant des milliers d'années, fussent infidèles. Les habitants du Khitay sont, en effet, des descendants de Qabil (Caïn). Le descendant de Kin Thay Khan, qui aujourd'hui est devenu musulman, vit en songe le prince des Prophètes lui arracher le cœur, le laver et réciter sur lui la profession de foi. Ce prince fut, en cet instant, converti à l'islamisme. À son réveil, il vit sur le mur de sa chambre les paroles de la profession de foi tracées en caractères de couleur verte. À la vue de ce prodige, il la récita de nouveau et il informa de ce fait toutes les personnes habitant le palais. Un grand nombre d'entre les hauts dignitaires et les gens de basse condition suivirent son exemple, et embrassèrent p.65 l'islamisme. Le Khâqan rédigea une missive pour informer en dehors du palais les grands et les petits de la détermination qu'il avait prise.

« Que direz-vous ? écrivait-il : pendant plusieurs milliers d'années, les habitants des pays de l'Orient ont été plongés dans les ténèbres de l'infidélité. La lumière de la foi a brillé, et

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

seul entre mes pères et les descendants du Faghfour de la Chine, j'ai pu arriver au bonheur de la connaître. Si vous avez naturellement en vous la science parfaite, il faut que vous embrassiez l'islamisme ¹. »

Lorsque les dignitaires et le peuple connurent le fait de la conversion du Khâqan et la teneur de son rescrit, ils furent plongés dans le plus profond étonnement. Les mandarins exposèrent ce qui suit dans un placet :

« Aucun de vos aïeux n'a été musulman et les lois du Khitay ne permettent point à l'empereur de faire profession de l'islamisme.

Après avoir reçu cette réponse, le Khâqan convoqua les dignitaires.

« Ce que vous m'avez écrit, leur dit-il, me prouve que vous ne connaissez pas la loi. Nos ancêtres ^{p.66} l'ont établie pour les actes extérieurs, mais notre conscience lui échappe. Que pouvez-vous sur mes sentiments intimes ? L'islamisme est du domaine des choses spirituelles.

Les mandarins et le peuple ne trouvèrent rien à objecter à ces paroles et ils furent saisis de crainte. Ignorer la loi sur un seul point constitue pour les mandarins une faute très grave. Un grand nombre de fonctionnaires et de gens du peuple adoptèrent l'islamisme, car les infidèles de l'Orient, soit habitants des villes, soit gens des campagnes, ont un penchant marqué pour cette religion.

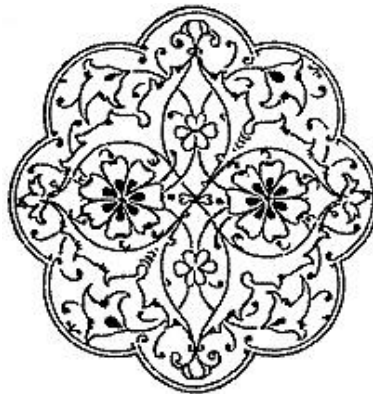
¹ La croyance que l'empereur de la Chine avait embrassé l'islamisme était répandue parmi les mahométans de l'Asie Centrale. Seify Tchéléby fait mention de ce fait dans son opuscule. Selon cet auteur, le cousin de l'empereur Djindi (Kin ti) aurait vu en 960 (1552) en songe pendant la nuit le prophète Mohammed qui lui aurait enjoint de se rendre sur-le-champ dans ses écuries où il devait trouver un palefrenier qui lui ferait réciter la profession de foi. Le lendemain matin, l'empereur fit connaître sa conversion à ses ministres et aux officiers de son palais et les engagea à suivre son exemple. Les uns y consentirent, d'autres s'y refusèrent. La mère de l'empereur résista à toutes les instances de son fils qui prit le nom de Mohammed. Un individu venu de Boukhara et nommé Abd ous Samed apprit à l'empereur les principes fondamentaux de l'islamisme. Celui-ci lui offrit la dignité de premier ministre, mais Abd ous Samed la refusa et se contenta de l'office de directeur spirituel. Seify ajoute que le nombre des musulmans est considérable en Chine, et que de son temps, il y avait plus de trois cents mosquées où l'on faisait la prière du vendredi.

Les relations des peuples musulmans avec les Chinois

Lorsque le Khâqan l'aura pratiquée, une multitude de ses sujets suivront son exemple, car ils poussent jusqu'à l'adoration le respect qu'ils ont pour la personne du souverain ; ils se soumettent à tout ce qu'il dit. Quand la lumière venue de l'Occident deviendra plus vive (dans les contrées de l'Orient), les habitants embrasseront sans difficulté et sans opposition la religion musulmane, car ils n'ont aucun sentiment de fanatisme religieux.

Lorsque le plus méritant des champions de la religion, le plus glorieux des sultans du monde, l'ombre de Dieu sur la terre, le sultan de Roum, aura, avec le flambeau de la foi qui les guidera dans la voie droite, chassé l'obscurité de la nuit qui enveloppe les infidèles de l'Occident, et que ses troupes victorieuses auront réuni en un seul faisceau la lumière de l'Occident et celle de l'Orient ; lorsqu'il aura dissipé les ténèbres de l'erreur qui règne encore sur la surface de la terre, alors les paroles de ce verset : « L'assistance vient de Dieu ainsi que la victoire, » seront complètement réalisées en considération du Prophète et de sa famille.
p.67 Nous jouissons encore de ses bienfaits et cependant il a quitté ce monde. Nous avons les yeux de l'espérance fixés sur tes grâces. Ô notre Dieu ! Accorde nous notre nourriture journalière !

Distique : « Ô toi dont le caractère généreux resplendit comme le soleil, tu vois clairement exposée devant toi la situation des malheureux. »



@